

libertaire

LE MONDE

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 103 • Juillet 1964 • I F. • Algérie : 1,15 F.

17 Juillet 1936

L'armée sous les ordres du général félon



**MARCHER AVEC SON TEMPS
LE ROMAN POPULAIRE
L'ALGÉRIE EST-ELLE SOCIALISTE ?
PAGAIE EN ASIE DU SUD-EST**

ÉDITO

On peut lire actuellement dans la « bonne presse » de gauche les inquiétudes de ces messieurs au sujet d'une prétendue renaissance du fascisme en France. Ce sont d'ailleurs ces mêmes brillards qui beuglaient « le fascisme ne passera pas » quand, en 1958, les militaires s'étaient déjà emparés du pouvoir ! Y'en a qui auront toujours un métré de retard !

On a aussi beaucoup épilogué sur le fait que l'O.A.S. se rattachait à un phénomène local bien précis. Mais, dans le fond, quelle différence y a-t-il entre l'U.N.R. et l'O.A.S., entre Debré et Tixier-Vignancour, entre De Gaulle et Salan ?

AUCUNE.

Simplement le fait qu'il n'y avait pas assez de place pour tout le monde.

Inconvénient des familles nombreuses. Parler d'une renaissance du fascisme, c'est admettre que ce dernier était déjà mort, ou pour le moins moribond, et c'est,

il faut bien en convenir, prendre un peu vite ses désirs pour des réalités.

Le fascisme est toujours vivace. Pas seulement le fascisme avoué de « Défense de l'Occident », d'« Aspects de la France », d'« Ecrits de Paris », de « Rivarol », beaucoup plus hâtes que méchants d'ailleurs, mais le fascisme qui s'ignore, ou feint de s'ignorer, de « Minute », et du « Parisien Libéré » par exemple. Oh, bien sûr ! ces journaux ne sont pas OUVREMENT fascistes, mais à travers des titres putassiers et terriblement racoleurs, on sent poindre la « défense de la race » et de la « civilisation occidentale » contre les « mécréants » et les « communistes ». D'ailleurs ceux qui trouvent ces publications trop « fièdes » peuvent toujours se regrouper autour du « Viking », journal de tous les « bons Aryens », ceux qui, malgré les violents succès et parfois presque simultanés (je n'ose écrire synchronisés) de leurs ancêtres par les Turcs, les Maures, les

Mongols, les Tatars et j'en passe, n'en ont pas moins conservé dans leurs veines le sang pur des Aryens.

C'est beau la croyance !!!

Mais la presse, si « bonne » soit-elle, ne peut suffire à imposer une idée. C'est pourquoi on assiste actuellement à une multiplication d'organisations politiques ou parapolitiques de caractère fasciste. Ces organisations sont toutes décidées à employer la violence et tous les moyens d'action qui permirent à Hitler de s'emparer du pouvoir, avec pour devise : « Le fascisme, c'est l'ordre ».

Bien sûr, pour qu'il y ait de « l'ordre », il faut d'abord créer le désordre (ou tout au moins accroître celui existant !). C'est ainsi que des membres du Groupe « Occident », qui a pris la relève de « Jeune Nation », ont « troublé », à l'aide de barres de fer contre de paisibles crânes, une séance du Comité d'Action du Spectacle et qu'un peu partout, des vendeurs à la criée de publications de gauche sont attaqués et molestés par ces nostalgiques de la Svastika.

En Afrique du Sud, au Brésil, en Espagne, au Portugal, en Grèce, etc.,

les fascistes sont déjà au pouvoir. Aux U.S.A., Goldwater, le plus raciste et le plus abruti des sénateurs est candidat à la présidence, appuyé par les riches protecteurs de la « John Birch Society » et par les gouverneurs ségrégationnistes des Etats du Sud. En Grande-Bretagne, en Italie, des partis néo-nazis continuent leur pernicieuse propagande.

Un dur combat est engagé, à l'échelle internationale. Un combat dont la première phase se passera dans la rue.

Ce combat est nôtre, puisque c'est celui du prolétariat. Un prolétariat qui devra sortir les tripes de ces charognes malfaisantes sous peine de crever au nom de l'ordre des exploités.

De l'issue de ce combat dépend l'avenir de l'homme.

F° P. 252

Librairie PUBLICO

**Demandez-nous
vos livres,
vos disques.**

**Vous ne les paierez pas
plus cher et vous nous aiderez**
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLTAIRE 34-08
Les frais de port sont à notre charge
(Pour tout envoi recommandé,
ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

QUESTIONS RELIGIEUSES

- ABECASSIS A.** : La honte des siècles... 6
ALAIN : Propos sur la religion... 8
ALFARIC P. : A l'école de la raison... 9
De la foi à la raison... 10
Les origines sociales du christianisme... 12
CAPERAN L. : Histoire contemporaine de la laïcité française... 15
CHALLAYE P. : Petite histoire des grandes religions... 7,50
CARY A. : Lettres aux hommes de l'Eglise (l'homme est dieu)... 11,50
CLARAZ (abbé) : La faillite des religions... 4,50
COTEREAU J. : Que l'homme soit c'est

- l'homme qu'il faut sauver)..... 16,50
DAASON E. : Mythes et légendes... 25
Le livre du bien et du mal..... 5
DERNOZ : Dieu et religion, servitude des peuples... 13,50
DIDEROT : La religion... 5
FAURE S. : L'imposture religieuse. Mon opinion sur Dieu... 2,50
L'Eglise a menti... 3,50
La naissance et la mort des dieux... 3,50
FORINO (princesse) : Les mystères des coutumes de Naples... 7,50
GUALDI (abbé) : Une courtisane au Vatican... 4
GUICHARD M. : Raison et sensation, ou l'homme sans dogmes... 4
HOFFET F. : L'équivoque catholique... 8,50
IMBERT-NERVAL : Les sciences occultes ne sont pas des sciences... 10
LAS VERGNAS : Des miracles de Lourdes à T. de Chardin... 6
LORULOT A. : Histoire des papes... 9
Vie comique de Jésus... 9
Paroles d'un incroyant. Pourquoi je suis athée... 7,50
MAC CABE J. : Douze ans au monastère... 6
PARIS E. : Le Vatican contre l'Europe... 16,50
Le Vatican contre la démocratie... 16,50
PEYRONNEO M. : J'ai été carmélite... 7,50
DU PRAT (abbé) : Vénus dans le cloître... 5
PROUDHON P. J. : Ecrits sur la religion... 25

- SOUFRANCE J.** : Le couvent de Gomorrhé... 5
VALOT (Dr T. et G.) : Lourdes et l'illusion... 4
- ## SEXUALISME
- AMY C.** : L'accord sexuel... 6
BATAILLE G. : Les formes d'Eros... 39
BONTEMPS C. A. : La femme et la sexualité... 10
DE CETREMOY : Religions et sexualisme... 5,50
DERANGY : Des enfants malgré nous... 13
FABRE H. : La maternité consciente... 7,50
GAILLARD J. : Pratique de l'accouchement sans douleur... 4
HARLIN : Préparez-vous à une heureuse maternité... 6
Sans tricher... 13
HUISMANN : D'où viennent les enfants?... 5,90
Planches pour la préparation à l'accouchement sans douleur (des 4 planches)... 30
LAGROU-WEILL-HALLE : La grande peur d'aimer... 6,90
LANDRY M. : Les déficiences sexuelles masculines et la frigidité... 8
LANYAL M. : Le conflit conjugal... 7
Barrières psychiques devant l'amour... 8,40
Sexualité... 8,40
L'amour sans le masque... 8,40
LOLULOT A. : Tricheries et truquages de l'amour... 8
La flagellation et les perversions sexuelles... 6

- Femmes et fillettes, mœurs-vous... 6
L'éducation sexuelle et l'amoureuse de la femme... 5
Notre enfance... 5
Le secret de la santé... 3,50
NAGUIB R. : Le bonheur intime... 7,50
Dr A. et H. STOHM : L'éducation du couple... 9,50
SPICHT J. et C. : Les libertés de l'amour... 6,50
URBAN : La perfection sexuelle... 9,90

Disque du souvenir

CHARLES D'AVRAY
En novembre 1960, nous conduisions au Père-Lachaise notre bon ami Charles d'Avray. Le vieux chansonnier de l'anarchie nous quittait, après avoir consacré toute sa vie à la propagande par la chanson. Nous avons été quelques-uns à penser qu'il n'était pas possible de laisser tomber dans l'oubli une œuvre si riche, si profonde, si humaine, et avec les moyens du bord, nous avons fait éditer un disque de Charles d'Avray, le « Disque du Souvenir », que chaque camarade, jeune ou vieux, voudra avoir dans sa discothèque : neuf chansons et un poème interprétés par l'auteur (microsilicon 33 F.).
On peut se le procurer à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris-11^e, au prix de 16 F + port.

DISQUES

- FRANCESCA SOLLEVILLE** : Récital 33 T : 22,25 F; 45 T : 9,65 F.
MONIQUE MORELLI interprète les chansons de Mac Orlan (33 T) : 22,25 F.
YVES MONTAND : 33 T - Chansons populaires de France, 25 F; 45 T : Le chant des partisans et le Temps des cerises, 9,65 F.
HENRI WIGAUD (33 T) : 20 F.
JOSHI WHITE (33 T) : Spirituels et blues : 16,10 F.
ALBERT CAMUS vous parle (33 T) : 28,50 F.
GERARD PHILIP interprète : Le Petit Prince (33 T) : 22,25 F; Don Quichotte (33 T) : 22,25 F.
ALBUM GEORGES BRASSENS réunit toutes ses chansons : 140 F.
CATHERINE SAUVAGE : Chansons de cœur... chansons de tête : 25 F.
BORIS VIAN interprète ses chansons (dont « le Déserteur ») : 25 F.
J. PREVERT Chansons interprétées par E. AMADO, M. ARNAUD, G. MONTEIRO et C. VAUCAIRE (33 T) : 22,25 F.
SEBASTIEN FAURE vous parle, 7,50 F.
YVES DENIAUD interprète Gaston Couté (45 T) : 9,60 F.
- TOUS LES LEO FERRE**
- Vient de paraître :
Brochure
Actualité de l'anarchisme
par Maurice Fayolle
Prix : 1 F 25

N'oubliez pas d'acheter le Monde Libertaire en septembre

VIE DE LA FÉDÉRATION

PARIS

- GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE**
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GROUPE DES AMITIÉS INTERNATIONALES**
Pour tous renseignements s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GROUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY**
Réunion tous les jeudis, de 21 h. à 23 h. 30.
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE**
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL**
Réunion de tous les militants mercredi 8 juillet à 21 heures précises, 110, passage Ramey, Paris (18^e). Présence indispensable.
- GROUPE DE LIANSONS INTERNATIONALES**
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GROUPE JULES VALLES ET GROUPE JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES**
Sous l'égide du groupe Jules Vallés, le rassemblement des jeunes révolutionnaires anarchistes (J.R.A.) a été créé. Le J.R.A. désire faire connaître notre Fédération anarchiste, notre journal parmi les jeunes Réunion chaque samedi, à 14 h 30, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Pour tous renseignements, s'adresser à Jacques HENRI ou téléphoner à ORNANO 57-89.
Chaque samedi, le J.R.A. vend le « Monde Libertaire ».

PROVINCE

- ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE**
Réunion deuxième mercredi du mois ou lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.
- BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »**
PERMANENCES, au local de la rue du Muguet, lundi : 12 h - 23 h; mardi : 20 h - 23 h; mercredi : 18 h - 23 h; jeudi : 10 h - 20 h; vendredi : 14 h - 23 h; samedi : 14 h - 18 h.
COMMUNIQUE : Pour compléter nos collections, nous demandons à tous les camarades de la région du Sud-Ouest qui le peuvent, de nous envoyer toutes publications libertaires en leur possession.
Le groupe de BORDEAUX.
Pour tout ce qui concerne les groupes F.A., J.L. et l'école rationaliste Francisco Ferrer, s'adresser à : Peyrout Yves, 15, rue Blanqui, Cenon (Gironde).
- CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER**
Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).
- GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS**
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).
- CIVORS GROUPE LIBERTAIRE**
Pour tous renseignements, s'adresser à G. DARTOIS, chemin des Charmes, à GIGNY (Rhône).
- LE MANS**
Les camarades intéressés par la constitution d'un groupe sont priés de s'adresser à Bernard Touchais, rue des Vergnes, Le Mans (Sarthe).

NORMANDIE

- GROUPE JULES DURAND**
Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen.
A Rouen, exposés, débats publics les 2^e mardis de chaque mois au café Le Château d'Eau, place de Goutille, à 21 heures.
S'adresser à A. Douquet, 41, rue du Contrat-Social, Rouen.
- GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)**
Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).
- NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER**
secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sévres, à NANTES (Loire-Atlantique).
- ONYNAX GROUPE LIBERTAIRE**
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).
- THIONVILLE GROUPE ANARCHISTE**
Pour tous renseignements, s'adresser au Groupe de Liaison Internationale, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).
- TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE**
Pour tous renseignements, s'adresser à : J.-C. Bruno, 9, rue de Plaisance, Toulouse (Haute-Garonne).
- STRASBOURG GROUPE ANARCHISTE**
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GENÈVE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND**
Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENÈVE.
- LAUSANNE GROUPE ANARCHISTE**
S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e), naut., Paris (11^e).
- LIEGE GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE**
S'adresser à NATALIS, 220, rue Vivegnis, Liège (Belgique).
- SAINT-ETIENNE**
Un groupe est en formation. Pour tous renseignements s'adresser à Freydure 21, rue Ferdinand, Saint-Etienne.
- AUX ADHERENTS DE LA F.A.**
Le secrétaire du bulletin intérieur, n'ayant pu encore reçu les comptes rendus de séances du congrès, s'excuse auprès des militants du retard du numéro qui devait sortir avant les vacances.

SOUSCRIVEZ

SOUSCRIPTIONS REÇUES DU 20 MAI AU 20 JUIN

Mari, 20,00; Groupe Amis du M.L., 50,00; Ursula Striss, 6,00; Berthier P.-V., 5,00; Bieffre Raymond, 2,00; Juro, 10,50; Dumas André, 10,00; Castellu, 14,00; Marynus, 3,00; Lizier Claude, 5,00; Parro, 10,00; Franklin Philip, 10,00; Deitler, 10,00; Gilbert A., 3,00; Velasco, 20,00; Capellas J., 8,00; Leischke, 15,00; Raugier, 10,00; Dury Pierre, 140,00; Groupe L. Michel, 1 000,00; Montorosi Pierre, 10,00; Maurice, 10,00; Groupe de Thionville, 30,00; Groupe d'Asnières 25,00 F.

ENTRAIDE
Luciano Della Schiava, 10,00 F.

UNE NOUVELLE RÉGION

A la suite du passage de notre secrétaire général Maurice Laisant dans la région du Lyonnais, et des conversations qu'il a eues avec les éléments des groupes avoisinants un accord s'est fait, répondant au désir mutuel des uns et des autres, de recréer une région dont la plateforme et le secrétariat seraient assurés par le groupe de Lyon.
D'autre part, nous avons la satisfaction de pouvoir annoncer la reconstitution du groupe de Saint-Etienne dont notre « Vie de la Fédération » annonce la formation.
Nous sommes persuadés, étant donné l'état d'esprit et le militantisme des camarades, que tous unis, jeunes et vieux, ils montreront sur pied un solide réseau anarchiste dans cette région qui fut celle de la fédération jurassienne.

PRÈS DE NOUS

DU 1^{er} AU 31 AOUT : CAMPING INTERNATIONAL

Le terrain de camping est situé dans la Comiche des Cévennes, en bordure de la route nationale n° 107.
En partant d'Anduze (Gard), il se trouve à 6 km en direction de Saint-Jean-du-Gard, dans la commune de Thoiras (se reporter au plan au verso).
Son emplacement, en bordure du Gardon, permettra de nombreuses baignades. Au point de vue touristique, les ressources sont inépuisables. Pour en citer quelques-uns : l'Aven d'Organs, à 50 km, est une dernière découverte de la spéléologie, et les gorges du Tarn, à 60 km, dont la rivière, navigable sur une très grande partie, rend la visite plus attrayante, et en fin la Méditerranée à 100 km.
Le tout dans une région merveilleuse de « soleil » qui promet un mois d'août irradiable !
Comme l'an passé, la deuxième semaine sera plus spécialement consacrée à l'étude de la pensée et de l'action anarchiste dans le contexte du monde moderne.

MOYENS DE TRANSPORT
TRAINS : départ de Nîmes à 1 h 19, 4 h 45, 7 h 30, 8 h 55, 9 h 30, 11 h 30; arrivée à Ales à 2 h 04, 5 h 54, 8 h 26, 9 h 37, 10 h 33, 12 h 50.
CARS : départ d'Ales en direction de Saint-Jean-du-Gard à 6 h 35, 12 h, 17 h 10.
(Demander au chauffeur de s'arrêter au Camping International. Durée du trajet : environ 40 mn.)

UN PRIX ROMAN DEFAVORISE

Pour le Prix du Roman de l'Académie des Provinces Françaises, dont c'est la 14^e année, on acceptera cette année des romans publiés depuis moins de trois ans et dont les auteurs, en accord avec les éditeurs - acceptant par ailleurs les conditions générales du Prix - affirmeront sur l'honneur que la vente en librairie en a été insignifiante (moins de 500 exemplaires).
Comme à l'ordinaire, les candidats peuvent concourir avec des romans en manuscrit (sujet libre). Renseignements à Jules Carrez, rue Neuve, Valentigney (Doubs).
Dès la proclamation du résultat le lauréat reçoit un chèque de 1 500 francs, qui lui est remis au cours d'un lunch réunissant la presse et la radio.
L'Ami par le Livre éditée à ses frais l'ouvrage couronné pour la servir à sa clientèle ordinaire, mais sans redevance de droits d'auteur. Cette édition n'exclut pas l'édition programmation commerciale (antérieure ou à réaliser).
Les manuscrits ou livres sont reçus jusqu'au 1^{er} septembre 1964, par Jules Carrez, rue Neuve, Valentigney (Doubs). Un seul exemplaire suffit pour la première sélection. Joindre curriculum vitae et analyse de l'œuvre.

LA STABILISATION

UNE de plus, et je suis presque tenté d'écrire une de moins, tant la malheureuse s'avère morte-née en dépit de toute la littérature sous laquelle on tente de voler sa démagogie.

Et d'abord, comment une stabilisation est-elle possible dans une société qui, par définition, est instable, où la guerre sociale est endémique, où les intérêts sont divisés, opposés, concurrentiels, où non seulement il y a opposition entre patrons et travailleurs, mais entre travailleurs et patrons eux-mêmes.

Mais revenons à ce que nos gouvernements appellent des réalités et qui pour eux ne sont que des chiffres.

Que ne leur fait-on pas dire et qu'y a-t-il de plus menteur qu'une statistique !

Sur le barème plus ou moins arbitraire des indices, M. Giscard d'Estaing, dans une interview télévisée (l'allais dire publicitaire) s'efforce de nous démontrer que tout va pour le mieux dans la meilleure des Cinquièmes Républiques.

Après nous avoir assuré — précaution superfétatoire — qu'il ne saurait mentir, il tire des conclusions réjouissantes du fait que l'augmentation du coût de la vie ce mois passé a été moindre que celle de l'année dernière à même époque.

Mais l'année dernière ne chantait-on pas victoire de la même façon ?

Autre sujet de réjouissance : si la vie augmente en France elle augmente bien davantage en Allemagne, en Italie et en Hollande. Alors de quoi nous plaignons-nous !

Je ne sais de quelle façon, l'invitation à une pareille philoophie de Jocrisse sera accueillie par les électeurs.

Je ne sais davantage comment ils apprécieront la conclusion du discours de ce Monsieur, qui nous a promis de ne pas mentir, et qui élude de la façon suivante : **« Ne vous préoccupez pas de savoir si**

les accusations portées contre le plan de stabilisation sont vraies ou fausses, sachez seulement qui les porte et dans quelle intention elles sont portées. »

Ce qui équivaut en d'autres termes à la formule bien connue : **« Ne tirez pas sur le pianiste, il fait ce qu'il peut. »**

Ainsi, ménagères, ne vous souciez pas de ce que vous dépensez pour votre subsistance, et si vous aviez des doutes sur le plan de stabilité, du fait qu'il vous faut pour vos emplettes un porte-monnaie toujours plus plein pour ramener un panier toujours plus vide, ne vous arrêtez pas à ces bagatelles et si vous voulez avoir un aperçu du coût de la vie n'en prenez pas à témoin les prix affichés par vos commerçants, mais les savantes statistiques que vous présentent nos ministres.

De même, ne croyez pas que ce plan ait amené des troubles sociaux, M. Giscard d'Estaing les dément, et c'est sans doute par pure fantaisie ou pour noircir du papier qu'on peut lire dans « Le Monde » du 18 juin 1964, page 24, 3^e colonne : **« 461 personnes vont être licenciées à Montluçon à la suite de la fermeture d'une usine »** et dans le même numéro, page 20, 4^e colonne : **« Les métallurgistes C.G.T. protestent contre les récentes compressions d'effectifs. »**

Peu importe tout cela et les hommes du Pouvoir (peu soucieux des intérêts particuliers) étaleront à vos yeux et à vos oreilles l'optimisme le plus béat, encore qu'il leur sera difficile d'expliquer leur retard à clore l'emprunt des P. et T.

Mais cela peut être imputer à la mauvaise volonté des opposants.

Nous pourrions nous demander, à notre tour, pourquoi sous un régime aussi idéal il peut y avoir autant d'opposants.

Et il y en a un certain nombre ainsi que l'atteste l'interview que 19 industriels ont fait subir à M. Pompidou (1).

Ce vieux renard a tenté de tenter tout le monde et son père ; oyez plûtôt :

« Par stabilité, j'entends tout d'abord la stabilité des prix et donc l'obligation de compenser les quelques hausses inévitables qui peuvent se produire par des baisses de prix dans d'autres secteurs. »
Par exemple, le jour où le prix du bœuf augmenterait par trop on pourrait baisser celui des écuries de courses, ou le prix d'entrée dans les casinos.

Et d'ajouter afin que nul ne se méprenne : **« Je remarque, en outre, et ceci est une vérité d'évidence, que les augmentations de salaires sont totalement incompatibles avec la stabilité des prix de revient. »**

Mais, dites-moi, Monsieur Pompidou de la Banque Rothschild, où était-elle cette stabilité des prix de revient quand les salaires étaient bloqués et que les prix continuaient à ascensionner, sans doute selon les principes « inévitables » invoqués plus haut par vous. Et vous osez parler en matière de salaire de « hausse saccadée et excessive des rémunérations ».

Mais où avez-vous vu cela Monsieur Pompidou de la Banque Rothschild ?
Il est vrai que M. Pompidou invite également les chefs d'entreprise à un petit effort : **« L'Etat a entrepris de balayer devant sa porte que les entrepreneurs balayent devant la leur et fassent, comme nous le faisons dans le budget, la chasse aux frais généraux inutiles ! »**

Notre Cinquième République et son prince auraient-ils renoncé à la force de frappe, à la politique de prestige, et aux voyages de milliardaire du Chef de l'Etat, ou Monsieur Pompidou nous prend-il pour des imbéciles !

Pressé de questions le malheureux confesse qu'il ne faut pas exagérer le blocage des prix et il ajoute, en matière de dérogation à la sacro-sainte stabilité :

« En ont bénéficié, par exemple, les industries textiles, les industries agricoles et alimentaires, certaines fabrications à base de métaux non ferreux d'origine étrangère. »

A part cela, Madame la Marquise, la stabilité est totale et les prix ne bougent pas.

Toute la position du Premier ministre est dans ce jeu de risette entre le patronat et les ouvriers.

Aux premiers, il dit : Des bénéfices, d'accord ; mais pas trop voyants.

Aux second, il déclare : Des augmentations naturellement, mais pas excessives et rassurant les technocrates ou les aspirants technocrates, il précise : **« Ce n'est pas parce qu'on définira une progression globale raisonnable des salaires qu'on empêchera un spécialiste très qualifié d'obtenir de son patron une forte augmentation. »**

Quant au manœuvre balai il pourra méditer sur ce qu'est une « progression globale raisonnable des salaires » et si cela lui pose des problèmes qui le dépassent qu'il s'en rapporte encore une fois à Monsieur Pompidou.

Il nous propose 3 % par an et triomphalement il constate que cela représente à intérêt composé le doublement du niveau de vie tous les vingt ans, ce qui ne s'est jamais vu.

Ce dont il oublie de nous parler, c'est de l'évolution du coût de la vie durant ces vingt années.

Il est vrai qu'en torturant quelque peu les indices, il pourra (lui ou son successeur) nous faire valoir dans un brillant exposé que tout est pour le mieux et que la stabilité des budgets particuliers va de pair avec celui de l'Etat.

Le tout est de savoir si le prolétariat se contentera de discours.

Maurice LAISANT.

(1) « Entreprise », 20 juin 1964.

De Jean NOCHER
à Jean ROSTAND

Plus jamais Hiroshima !

LA propagation de la Morale, avec une majuscule grosse comme ça, étant le refuge des médiocres, Jean Nocher s'en donne à cœur-joie. Tous les soirs pendant cinq minutes, sur commande, il brocarde, villipende, anathématisé, vitupère et Théophile, Théophraste, Théodoule, Théophraste deviennent tour à tour satrapes, satyres, métèques, malpensants, malotrus quand ce n'est pas étrangers. Et, s'ils ne le sont déjà, ils le deviendront un jour. Nocher qui s'en dédit !

Le moindre fait-divers sert de prétexte à ce tambour qui se prend pour un roseau pensant. L'indulgence d'un jury d'assises ou la mégalomanie d'un mythomane que son imprudence finira par dénoncer alimentent jour après jour ses vaticinations radiophoniques.

Qu'on se le dise, tous nos malheurs viennent de ce que nous avons perdu la boule ! Le Créateur est grand et Nocher se veut son prophète ! Nous mourrons empoisonnés par les gaz d'échappement de millions d'automobiles parce que nous avons oublié la bonne scolastique professée par nos ancêtres ! Que bénis soient les temps où l'on enseignait que le soleil tournait autour de la terre ! Ah ! si de nos jours on coupait encore le poing aux voleurs on ne trouverait pas de petits garçons étranglés dans les bois ! C'est d'ailleurs ce qui se passe en Arabie. Vive Séoud !

A tant entendre Nocher réclamer qu'on revienne fissa aux belles heures de la roue, de l'écartèlement et de l'estrapade, ces deux enseignements de nos aïeux et de leurs valeurs morales éternelles, on finit par se demander si ça ne serait pas lui l'étranger sadique. Mais, chut ! Les files de Bapon pourraient nous lire et nous passerions pour des donneurs. Ce que notre morale à nous réprouve fortement.

En outre, en attirant l'attention de la tour pointue sur ce triste radiopégnequin, nous perdions notre repoussoir attiré. Finis les sujets de conversation. Pour nourrir notre indignation nous n'aurions plus que les annonces de la météo. Car un maquilleur de brèmes de l'envergure de Nocher, cela ne se trouve pas tous les jours au coin d'une galaxie. Accordez-lui un temps d'antenne suffisant et il vous fera croire que les

petits enfants d'Hiroshima ont été croqués tout crus par l'ogre de Perreault. Et, pour une modeste augmentation de la mise, il vous démontrera irréfutablement que si de Gaulle veut la bombe atomique c'est à cause de ces salauds d'anarchistes.

Car bien entendu, selon lui, le perfectionnement des engins de mort ne résulte pas de la volonté des classes dirigeantes conscientes et organisées. Nul ne l'ignore, la bombe thermonucléaire, c'est la faute à Voltaire.

L'autre soir, au Cirque d'Hiver, nous étions plusieurs centaines à penser autrement. Et si Nocher ne nous le pardonne pas qu'il aille se faire cuire un œuf quadridimensionnel, spatiotemporel et inconditionnel. Nous étions plusieurs centaines pour écouter quelques rescapés d'Hiroshima.

Bikini, Eniwetok, le Nevada, Reggane, vous avez vu ça au cinéma. De l'autre côté de la pellicule, ça impressionne tout de même ; si vous êtes un peu nerveux ce soir-là, ça vous fait peut-être froid dans le dos. Alors essayez d'imaginer qu'un jour un champignon atomique vous ait poussé sur les épaules. Non, bien sûr, ça ne peut pas s'imaginer. Et cette énormité de l'horreur freine la prise de conscience massive des risques que nous font courir les virtuoses du presse-bouton.

Nous étions donc plusieurs centaines à nous entendre dire par quelques veinards : « La prochaine fois vous aussi vous saurez ce que c'est. Vous le saurez si près que vous ne pourrez plus dire comme c'était. »

Il y avait aussi quelques universitaires, vieux routiers de la recherche scientifique, écœurés par l'inconséquence de certains de leurs collègues. Kastler et Monod, tous deux de l'Académie des Sciences, Orcel et Magat. Leur condition, leur raison de vivre les poussent à vouloir des jouets toujours plus gros parce qu'ils croient que les connaissances nouvelles qu'ils apportent peuvent être utiles à tous.

Puis un jour, s'évadant du tourbillon de la découverte, ils s'aperçoivent que ce qu'ils prenaient pour des ours en peluche bien braves et bien pacifiques, d'autres en font des soldats de plomb. Les plus conscients croyaient qu'ils pouvaient jouer au

plus malin avec le pouvoir, comme un novice niais qui aurait voulu prendre Satan au piège de la tentation ; mais contre le pouvoir la restriction mentale ne suffit pas. Il ne sert à rien de dire : « Je ne l'ai pas voulu. »

C'est ce qu'a essayé d'expliquer Jean Rostand dans une intervention qui mériterait d'être diffusée aux quatre coins de la France inconditionnelle et collée à la glu sur la gueule des frappeurs de force. Peut-être un peu trop littéraire, un peu trop bien lèchée, cette intervention n'appelle pas moins les chercheurs à l'objection de conscience. On n'en obtient rarement autant d'un académicien.

Mais cela paraît trop facile de faire porter tout le poids des responsabilités sur quelques-uns. Nous sommes d'accord pour que ceux qui raisonnent froidement en mégatonnes et en mégamorts soient dénoncés comme ennemis publics et bannis de la société des hommes. Soyons sérieux, ce genre d'excommunication produit encore moins d'effet que si nous pissions dans un stradivarius.

« Plus jamais Hiroshima ! », on préférerait que ça ne soit pas un vœu pieux, mais on ne sait pas trop comment s'y prendre. Compter sur la révolte des masses ? Profiter du bon temps avant le cataclysme ? Apporter sa modeste participation à la lutte quotidienne ? comme une fourmi qui pousse son grain de sable. Tirer à vue sur les anciens, actuels et futurs principaux responsables ? comme on se débarrasse de chiens enragés. Il n'y a pas de panacée. C'est au choix, selon les tempéraments.

Car, avouons-le, devant la folie de ces assassins en puissance nous nous sentons désarmés, parfois désespérés. Mais quand Nocher passe son temps à railler un jury d'assises qui n'a pas condamné à mort deux bourreaux d'enfants, on voit le rôle qu'il joue dans l'affaire, avec quelques-uns de ses pareils : détourner l'attention. Portez-vous donc volontaire pour dénoncer tous les jours pendant cinq minutes sur les longueurs d'onde de la R.T.F. les salopards qui s'apprêtent à faire bouillir la marmite thermonucléaire, vous verrez l'accueil qu'on vous réservera.

Marc PREVOTEL.

D'ORADOUR A LA VILLA SUSINI

Dir juin. Il y a vingt ans de cela ! Un crime parmi tous les crimes qu'engendre la guerre.

Et la grande presse, si insensible à ceux du présents, larmoise des colonnes sur ceux du passé.

« Oradour ! Nous pardonnons, mais n'oublierons pas ! »

Soit ! Mais depuis Oradour il y a tant de choses à ne pas oublier !

Parlera-t-on d'Hiroshima avec les mêmes trémolos et fera-t-on retentir l'air des mêmes cris d'indignation. Et cependant là, c'était autre chose que six cent quarante-deux villageois qui périssaient dans les flammes !

Pourquoi faut-il que dans le même journal qui annonce le sinistre anniversaire (quelques pages avant ou après, selon les quotidiens), il soit donné de lire une enquête sur ceux qui ont torturé et assassiné une jeune oranaise en mars 1962 ?

Et pourquoi nous est-il donné d'entendre cette phrase terrible du médecin légiste appelé à témoigner : « d'horreur en horreur on finissait par s'habituer, c'était le quotidien. »

Oui, on finit par s'habituer, que l'on porte l'uniforme de la Wehrmacht ou de l'armée française, ou qu'on ne porte pas d'uniforme du tout, et au jour du règlement de compte, les coupables peuvent dire : « nous étions irresponsables », comme les innocents peuvent s'écrier : « nous pardonnons, mais nous n'oublierons pas ».

Mais qui est innocent ?

Par notre complicité, notre lâcheté ou notre silence, qui de nous n'est pas un peu coupable, qui n'est pas ébloué de près ou de loin par le crime que l'on désavoue mais auquel on ne s'oppose pas.

Et c'est pourquoi avant de jeter ce cri débonnaire : « Je pardonne, mais je n'oublie pas ! » que l'on songe à tout ce que nous avons à nous faire pardonner et qui disparaîtra difficilement de la mémoire des hommes.

HEMEL.

LA DOUBLE VIE DE THÉOPHRASTE LONGUET

Pour rattacher plus directement notre double page sur le Roman Populaire à l'Anarchie, nous avons extrait de « La Double Vie de Théophraste Longuet », de Gaston Leroux, le passage suivant :

Le Commissaire Mifrod, poursuivant le voleur Théophraste Longuet, se perd avec lui dans les Catacombes. Ils découvrent le peuple des Talpas qui, parlant le français du moyen âge, sont pourvus de vingt doigts et d'un groin remplaçant le nez.

« Cette fois, je crus bien qu'ils avaient compris et que je n'aurais plus à leur expliquer ce qu'est un commissaire de police et un voleur. Mais ils conservaient, qui leur mutisme imbecile, qui leur sourire stupéfié. D'ailleurs de Couey n'ayant demandé ce que c'était que ; au nom de la loi ! Je lui parlai de la loi avec un commencement de colère, mais il me fut impossible de me faire entendre ; d'après elle — fallait-il la croire ? — le peuple talpa n'avait ni loi, ni voleur, ni commissaire de police ! »

« Elle précisa devant tout le monde sa question et me demanda à quel pouvait servir un commissaire de police. Je lui répondis : « Vous l'avez vu ! A arrêter les voleurs ! Elle me demanda à quel pouvaient servir les voleurs ! Je lui répondis : « A se faire arrêter par les commissaires de police ! »

« Elle précisa davantage et demanda la définition de la police. »

« Je lui dis : « La police est une institution qui a pour but de protéger les citoyens paisibles et honnêtes dans leurs personnes et leurs propriétés ! »

« Ils se taisaient encore comme si je leur avais dit de l'hébreu. »

« Je m'écriai : « Le commissaire de police est le gardien des lois !... Ainsi, il y a une loi qui empêche de prendre des chapeaux dans une boutique !... »

« Ils m'interrompirent tous en s'écriant :

« — Nenni ! »

« — Comment, nenni ! Vous n'avez pas de lois ? »

« — Nenni ! »

« — Ni de gardiens de lois ? »

« — Nenni ! »

« — Enfin, fis-je, furieux de cette mauvaise plaisanterie, il y a un Etat ! »

« — Nenni ! »

« — Vous, vous êtes l'Etat ? »

« — Nenni ! »

« — Vous avez des chefs, qui sont l'Etat ? »

« — Nenni ! »

« Je me pris la tête dans mes deux mains. Et je résolus de revenir à l'exemple palpable :

« Mon ami n'a pas le droit de prendre ces chapeaux dans la boutique de son chapelier. »

« — Oïl ! »

« — Comment ! Il a le droit de prendre ces chapeaux ? »

« — Oïl ! »

« — Ces chapeaux ne lui appartiennent pas ! »

« — Oïl ! »

« — Alors, il peut prendre tous ces chapeaux ? »

« — Oïl ! »

« J'étais cramolisé. Dame de Montfort se pencha vers moi et me confia que tous ces gens me demandaient ce que mon ami comptait faire de tous ces chapeaux ? Je lui dis qu'il comptait les vendre. Elle me répondit que, dans les livres sacrés, c'est-à-dire dans les vieilles légendes de son pays on avait conservé la trace de ce que pouvait être autrefois l'achat et la vente, mais que seules, les personnes savantes comme elle pouvaient en avoir une idée. Chez les Talpa, me dit-elle, on ne vend pas, parce qu'on n'achète pas. Chacun prend ce qu'il a besoin de prendre. Et comme il n'a pas besoin de prendre dix chapeaux pour les mettre à la fois sur sa tête, mon ami passait pour un fol, pour un pauvre malheureux triste fol. »

« — Cette plaisanterie a trop duré, fis-je, croyez-en un commissaire de police qui a pu se rendre compte souvent, par lui-même, de la nécessité des lois. »

Dame de Montfort me demanda à quel servent les lois. Je lui répondis :

« — A trois choses : il y a les lois qui protègent l'Etat ; il y a les lois qui protègent la propriété ; il y a les lois qui protègent l'individu ! »

« Dame de Montfort me répondit qu'il n'y avait pas besoin de lois chez eux pour protéger l'Etat, puisqu'il n'y avait pas d'Etat, ni pour protéger la propriété, puisqu'il n'y avait pas de propriété ! Je l'attendais aux individus. »

« — Oui, mais vous avez des individus ? »

« — Oui ! répondirent-ils tous. »

« — Mais, dame de Montfort me fit entendre, dès que je lui eus parlé des conflits entre individus, que ces conflits, d'après ce que je lui avais dit, naissant de la propriété, du moment qu'il n'y avait plus de propriété, les conflits n'existaient plus. Pourquoi avoir des lois qui auraient protégé des individus qui n'ont pas de conflits, puisqu'il n'y a pas de propriétés ? »

« Crus cependant devoir lui faire observer qu'un pareil système d'existence de peuple ne pouvait servir que les faîneants ; mais elle me répondit qu'il n'y avait rien de plus fatigant au monde que de ne rien faire, ni de plus intéressant que de travailler pour se distraire, et que tout le monde, dans le pays, se distrayait à faire des chapeaux, des bottines, des hauts-de-chausses, des cors de chasse, des maisons, des ponts, des boîtes de conserves, de la littérature. Oui, de beaux livres d'histoires pour les éternels et des poèmes immortels qu'ils lisaient passionnément avec leurs vingt doigts. Certainement, me fit-elle comprendre, avec ce système, il n'y a pas de surproduction, mais nul n'en s'en plaignait. Je n'osai lui avouer qu'avec notre système à nous et notre manie de louer l'activité à propos de tout et à propos de rien, la surproduction était un fléau. »

« Je lui demandai encore, pour en avoir le cœur net, pourquoi, avec son système, tout le monde n'était pas faineur de livres, ce qui — je me l'imaginai — était plus agréable que faineur de bottes. Elle me répondit en me demandant si, chez nous, il y avait une loi qui me forçait à être commissaire de police. Je ne sus que dire. Aussitôt, elle me traita d'enfant. »

« Je saisis, d'après son discours, que nous devions nous étonner autant, dans notre société, qu'il se trouvât tous les bouchers et tous les tailleurs et tous les artistes qu'il fallait et tous les bottiers, si nous devions nous étonner de cela dans la société sans lois des Talpas, puisque nos lois n'étaient pour rien dans la distribution des états, professions et métiers. Pourquoi ne m'étonnerais-je point, conclut-elle, qu'il y a tous les mâles et tous les femelles qu'il faut ? La nature fait des bottiers, des tailleurs, des charcutiers, des rats, comme elle fait des mâles et des femelles, le tout dans une quantité harmonieuse. »

« J'étais enterré ! Tout à coup, j'entendis sous la fenêtre un prodigieux éclat de rire. C'était la nation talpa qui riait de l'idée qu'avaient eu les nations du dessus d'inventer des lois, des voleurs et des commissaires de police. Ils riaient, les groins roses, vingt mille groins roses (excepté ceux qui étaient partis pour la chasse) ; ils riaient à en faire éclater la Terre ! »

« Ce qui me dépassa tout à fait, c'est qu'il n'y eût aucune différence à établir ou à constater entre les plus vertueuses des femmes talpa et les plus légères. Elles vivaient toutes sur le même pied et jouissaient de la même considération. Les premières ne s'étonnaient point plus de la frivolité amoureuse des secondes que les secondes ne s'étonnaient sur la vertu des premières. Les choses se passaient suivant les goûts et les tempéraments et nul n'y prenait garde. C'est ainsi que je m'expliquai que chez ce peuple, les conflits de passions fussent réduits à leur strict minimum. Comme me le fit entendre dame de Montfort, personne n'étant la propriété d'une personne, personne n'avait même l'idée d'avoir des droits sur personne. L'idée du mariage était issue de l'idée de propriété, cette idée de propriété conjugale a inspiré fatalement l'idée de propriété, même dans l'amour libre, dans nos sociétés ; mais chez un peuple qui, comme celui des Talpa, ignore la propriété — celle des personnes comme celle des choses — personne ne devant rien à personne, pas plus « sa personne » que le reste, l'existence d'un « vol d'amour » qui, chez nous, est la cause première de tous les conflits de passions, est aussi insoupçonnée, je dirai même aussi impossible que tous les autres vols. »

L'ANARCHISME ESPAGNOL

par Guy Malouvier

I. — FOURIERISME ET "SPARTAQUISME AGRAIRE" ANDALOU

Il est peu sérieux d'affirmer, comme l'écrivit Gérard Bregan, que « l'anarchisme espagnol doit son origine à un aristocrate russe Bakounine » et que c'est un incontestable, que ce n'est qu'avec l'arrivée de Giuseppe Fanelli à Madrid, que l'on assiste à une structuration observable du mouvement libertaire espagnol, cette présence n'eut qu'un effet de catalyse, suscitant la réalisation pratique d'idées qui furent toujours spécifiques de la pensée espagnole. Américo Castro remarque que l'homme espagnol est le produit de la conjonction de trois races : la juive, la maure et la chrétienne (souche indigène d'origine celte-ibère), et que, dans les deux éléments sémitiques, la tendance « individualisante » prédomine. Il ajoute d'autre part : « le fascisme, le communisme, le socialisme et le régime constitutionnel furent injectés dans la société espagnole, comme résultat d'inspirations venues de l'extérieur ; l'anarchisme fut, au contraire, une émanation, une pression de la structure, de la situation et du fonctionnement de la vie sociale des Espagnols ». L'anarchisme, ainsi répond, en Espagne, à une profonde tendance « individualisante », dont Castro n'hésite pas à souligner le caractère sémitique. L'Espagnol commence à acquiescer la conscience de son individualité à mesure qu'il s'émancipe des particularismes de chacun des trois éléments vitaux (juifs, maures, chrétiens) qui forment la souche dont il procède. Joaquin Costa avait retrouvé certaines analogies avec les doctrines libertaires actuelles, chez différents auteurs d'ascendance juive, qui vécurent au XVI^e siècle, et plus particulièrement, chez le moine Fray Luis de Léon, dont l'idéal était une société sans Etat, une organisation libérale dans laquelle, la grâce divine, éclairant intérieurement les âmes, tiendrait lieu de loi. Ce sentiment individualiste, trait essentiel de la race, se renforça au cours des siècles, au sein d'un Etat espagnol qui fut toujours l'affirmation d'une violence systématique.

Une des particularités de l'anarchisme espagnol est son authenticité. L'Espagne, comme l'écrivit J. Gonzalez Malo, est un pays « individualisant », et la racine de l'anarchisme est l'individualité. Les différences entre l'individualisme doctrinaire et le sentiment individualiste sont profondes. L'un est théorie, l'autre attitude. Chez Bakounine, la doctrine sociale coexistait avec une sensibilité individualiste qui devait susciter l'adhésion du tempérament ibérique à ses conceptions. L'Espagne était anarchiste bien avant Bakounine, mais elle l'ignorait. Fanelli arriva donc à Barcelone au mois de novembre 1868 (octobre selon certains auteurs), et s'il est difficile de déceler, avant cette date, un mouvement structuré à tendance collectiviste, il serait faux de penser que les Espagnols ignoraient tout de ces notions. Il existait alors un puissant mouvement fédéraliste, influencé par Proudhon, ainsi qu'un groupe de Fourieristes, auquel appartenait Fernando Garrido, promoteur du mouvement coopératif, et avec lequel l'émissaire de l'Internationale devait prendre contact, selon les instructions de Bakounine. Avant d'étudier cette époque, où notre doctrine s'affirma et s'organisa, il serait intéressant de rappeler quelques événements qui la précédèrent.

Lorsque le roi Fernando VII retrouva sa liberté de mouvement, il ordonna aussitôt d'entreprendre certaines poursuites contre ceux qui avaient en 1823, à Séville, voté son incapacité. Parmi ceux-ci se trouvait le député Joaquin Abreu qui, en 1831, alors qu'il séjournait en France, avait fait la connaissance de Fourier. Les deux hommes se lièrent d'amitié, et Fourier enseigna à cet élève attentif, les détails du système d'organisation social qu'il avait élaboré : le phalanstériisme. Enthousiasmé, Abreu, de retour d'exil, créa un journal, « El Eco de Madrid », dans lequel il exposait et défendait les conceptions fouréristes. Un de ses partisans, Manuel Sagrario de Veloy, tenta de mettre en pratique les théories phalanstériennes, et il fonda en 1841, le phalanstère de Tampul, près de Jerez de la Frontera. Pour mener à bien cette entreprise, il réunit cinq millions de pesetas, mais devant les difficultés que ne manqua pas de soulever le gouvernement (De Veloy ne put acheter le matériel et les outils nécessaires, ni ne reçut l'autorisation d'employer les soldats et les forçats qu'il avait demandés), l'affaire en resta là. Néanmoins,

1.620 personnes demeurèrent à Tampul et couvrirent pour construire le phalanstère. Il me souvient d'avoir lu, que peu de temps avant la guerre civile de 1936-1939, un voyageur rapportait que, dans cette région, l'organisation communale présentait un caractère unique en Espagne.

Les conditions économiques qui étaient celles du peuple andalou, à cette époque, contribuaient à maintenir un climat de violence que la répression exploitait d'une façon criminelle.

Le 30 juin 1857, deux cents hommes environ, sommairement armés, marchèrent sur les localités de Utrera et de Arahah, qu'ils occupèrent et où ils brûlèrent les archives municipales et les registres de la propriété. Leur chef, Manuel Caro, fut exécuté, et les hommes qui l'avaient suivi traités avec la plus grande rigueur. Cependant, le « Spartaquisme agraire andalou », comme le nomme Constancio Bernaldo de Quirós, n'était pas mort. Le refus d'un ordre inhumain est le point de départ nécessaire pour quiconque veut travailler à l'élaboration d'un nouvel humanisme.

Peu de temps après l'échec du soulèvement de Caro, une société collectiviste, de caractère révolutionnaire, fut découverte en Arahah et ses membres emprisonnés.

Le 21 juillet 1861, un personnage romantique, Rafael Pérez Del Alamo, prend la tête d'une insurrection, dans le village de Molina (province de Malaga). Lorsque le juge d'instruction de Antequera lance un mandat d'arrêt contre le vétérinaire de Loja et ses partisans, celui-ci prend le maquis, suivi de nombreux cavaliers. Ils vont, durant quinze jours, tenir en échec les forces de l'ordre, dans un triangle délimité par Grenade-Malaga-Cordoue. Perez Del Alamo parvint, avec ses hommes, à occuper la caserne de la Garde Civile de Izajar, qui domine Loja, et où il résista longtemps contre les troupes gouvernementales, commandées par le général Serrano Del Castillo. Emprisonné, il fut gracié par le gouvernement d'Union Libérale de O'Donnell. Il écrivait en 1872 :

« Si vous voulez savoir quel était mon point de départ et ce que je désirais ? Je parlais d'une monarchie hypostatique et j'allais vers une république humaine... »

Ces quelques événements, sans aller analyser le caractère spontanément révolutionnaire des soulèvements antérieurs, démontrent l'existence en Espagne d'une impulsion ancienne et profonde vers nos idéaux.

STRONTIUM RADIO-ACTIF

Les isotopes radio-actifs 89 et 90 du strontium (Sr) sont des produits de fission des atomes d'uranium répandus dans l'atmosphère par les explosions de bombes atomiques.

Le strontium est un homologue du calcium (Ca) et se retrouve généralement dans les mêmes produits que ce dernier, en particulier le lait. Et comme le calcium il se fixe dans les os.

La revue britannique « Nature » du 18 avril 1964 publie à ce sujet une communication de deux chercheurs hollandais qui ont comparé les quantités de strontium radio-actif (Sr) et le rapport Sr/Ca dans une certaine quantité de lait et dans le fromage fabriqué à partir de ce lait. Ils ont observé que 80 % du strontium radio-actif contenu dans le lait passait dans le fromage (or dix litres de lait donnent environ un kilo de fromage, la concentration de Sr est donc multipliée par 8) et que le rapport Sr/Ca du fromage était 1,2 fois supérieur à celui du lait.

Si cela était drôle nous conseillons vivement aux amateurs de Camembert arrosé de Juliénas ou de Saint-Emilion de laisser tomber leur calendos et de se rattraper sur le pinard. Mais ça n'est pas tellement drôle.

Au fait, saint Charles l'Apostat aime-t-il le fromage ?

Le directeur de la publication, Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant 19, rue du Croissant - Paris (2^e)

La littérature au second degré

Il existe une catégorie d'ouvrages littéraires qui se lit au-dessus de l'auteur, par-delà ce qu'il a écrit, et non pas en fonction de lui. C'est la lecture au second degré. Cette lecture ne peut se faire que dans le cas d'un bon livre, dans un cas positif. Si le livre est mauvais, on peut dire qu'il y a distanciation.

Un écrivain peut faire volontairement de la littérature devant être lue au second degré. C'est le cas d'Alexandre Dumas, qui n'est jamais dupe de ce qu'il invente. C'est aussi le cas pour Gaston Leroux, qui ajoute un humour plus développé que chez Dumas. Au contraire, Michel Zévaco ne se départit que rarement de son sérieux et brosse ses récits avec le maximum de détails véridiques et d'événements logiques. Tous, pourtant, peuvent se rattacher à cet événement particulier de la pensée qu'est le second degré. Pour la première fois, l'esprit du lecteur, au lieu d'être conditionné par un auteur qui s'exprime, se cristallise lui-même, c'est-à-dire qu'un effort constant doit être fait pour décortiquer le livre et en sortir ce qui le rend excitant. Une gymnastique parallèle doit être menée pour ne jamais sortir du récit. Mais au contraire se laisser prendre par l'action. Nous avons donc un texte à transcender pour en extraire les lignes génératrices de joies esthétiques, et un récit auquel croire et participer.

Nous avons dit que la distanciation se produisait dans le cas d'un texte négatif. Par exemple, la lecture « détachée » d'un poème de Paul Gérauld, dans le genre de « Baisse un peu l'abat-jour », engendre le rire, donc le plaisir. Ce plaisir est obtenu par un mauvais texte. Au contraire, à la lecture d'une phrase de Leroux, comme celle-ci : « Bienôt un crâne s'éclata présent à nous avec une chandelle allumée dans l'œil gauche, j'en conclus que nous entrions enfin dans l'empire des vivants », procure un plaisir au moins égal au rire obtenu au moyen de Gérauld. Mais ce plaisir est en ceci supérieur qu'il ne procure pas seulement la joie physique du rire, mais un plaisir intellectuel profond. Ce dernier est renforcé par le second degré, puisque la phrase, surréaliste, s'explique rationnellement dans le contexte : le héros, perdu dans les catacombes, se rend compte qu'il se trouve près de la sortie, du fait qu'une main fortement humaine a glissé une chandelle dans un des innombrables squelettes qui font la curiosité de cet endroit.

Le rationalisme, ennemi de toute poésie par définition, trouve ici, grâce au second degré, un emploi enfin justifiable.

Il nous est apparu que le genre littéraire majeur, lorsqu'on parle du second degré, est ce qui était connu, entre 1910 et 1930, sous le nom de « Roman populaire ».

Les buts premiers du Roman Populaire

Le peuple a besoin de merveilleux, c'est ce qui fait la force des religions. Mais ce qu'il n'avait pas, c'est un merveilleux dans lequel il jouerait lui-même un rôle déterminant. Ainsi, dans le roman populaire type, les petites gens sont-ils amenés à cotoyer les rois et les princes, les marchandes de fleurs sont, elles, les filles des grands de ce monde. Ce qui nous importe plus, c'est que pour rendre vraisemblable au peuple ces romans dans lesquels il apparaissait, il fallait décrire le Paris populaire comme ses habitants pouvaient le voir chaque jour. Ces romans sont donc un témoignage unique sur une époque appelée à tort « belle » et qui le fut moins pour les multiples chômeurs, les familles entassées dans les logements insalubres, enfin tous les travailleurs qui ne fréquentaient pas le Moulin Rouge.

La plus importante collection de ce genre de livres fut « Le Livre Populaire » éditée pour 65 centimes chez Arthème Fayard dès le début du siècle. Chaque volume était illustré d'une couverture en couleurs dignes

Naissance d'un style

Le roman populaire est un bouillonnement confus de toutes les façons d'écrire. Il fallait faire parler les gens des bas-fonds et ceux de la haute. Les descriptions étaient faites dans un style qui se voulait neutre, haché brusquement par l'argot des faubourgs puis par le parler des bourgeois. Les épopées de cette sorte se poursuivaient tout au long de plusieurs volumes, réunis sous un titre général. Ainsi, Aristide Bruand, plus connu comme chansonnier que comme romancier, publia dans « Le Livre populaire » sous le titre « Les bas-fonds de Paris », six énormes volumes, sorte d'opéra de quat'sous parisiens, mêlant les chansons argotiques aux intermèdes théâtraux et aux « affaires de famille » de tra-

GRANDEUR DU ROMAN POPULAIRE

par Jean Rollin et Jean-Claude Tertrais



Gaston Leroux, surréaliste

Le surréalisme de Leroux est primitif, en ce sens qu'il ne s'agit aucunement d'écriture automatique, mais bien de construction délibérée, mise en appât dans le texte au moyen de l'impression en italique. Ce parti-pris de second degré de la part de l'auteur lui-même, désirant être lu ainsi, est chose rare dans le roman populaire. Michel Zévaco, au contraire de Leroux, brosse son sujet avec un sérieux imperturbable, en y croyant dur comme fer. Leroux procède par petites touches humoristiques, semblant dire « vous voyez, tout cela c'est du roman », puis il assène son coup de théâtre : il y a une explication normale, tout était vrai. Ou

Michel Zévaco

Zévaco n'a pas la distance de Dumas vis-à-vis de l'histoire, ni ce qu'il faut appeler le génie constructeur de Hugo. Pourtant, il possède des qualités essentielles que n'ont pas les deux autres : il se laisse prendre à son sujet, tombe dans tous les pièges du roman populaire avec une naïveté et un entêtement qui en font un auteur plus dense et plus riche que Dumas. Enfin, s'il lui arrive d'être pompier, il ne tombe jamais dans l'atroce mauvais goût du Victor Hugo de « Ceux qui pleurent sont morts pour la patrie ».

Pourquoi prendre comme points de comparaison Dumas et Hugo ? Tout d'abord, en ce qui concerne le premier, il est considéré comme le chef de file de la littérature de cape et d'épée. Dumas fut autre chose. Le meilleur de son œuvre est dans ses mémoires. Par exemple « Ma révolution de 1830 » petit chef-d'œuvre d'observation et d'humour.

Zévaco, qui comme Mirbeau donna jadis des gages à l'anarchie, se caractérise par une haine solidement ancrée contre les prêtres et les rois. Dans son meilleur livre, « Triboulet », il choisit le moins calomnié des rois de France, celui qui avec Henri IV et son Triboulet, Hugo a le mérite d'être venu le premier, mais Zévaco a su dépasser l'œuvre du maître. Triboulet, s'il ressemble à Quasimodo, est mieux campé, plus personnel. Et l'attaque de Notre-Dame par les truands pâlit

bien il n'y a pas d'explication, parce que tout était vrai aussi...

Le plus célèbre des romans fantastiques de Leroux est « Le Fantôme de l'Opéra ». Plusieurs fois adapté au cinéma, avec plus ou moins de bonheur, il n'a connu, dans le fond, que des trahisons. On a voulu voir dans ce texte sujet à film de terreur. Le « Fantôme de l'Opéra » est tout sauf un livre de terreur. C'est avant tout une des plus passionnées histoires d'amour de la littérature fantastique. Seul le livre de Mathurin « MELMOTH » peut lui être comparé. Un lyrisme grandiose donne le ton de l'ouvrage : c'est l'âme de la musique, symbolisée par le Fantôme, sans cesse déchirée et errante dans un opéra labyrinthique qui apparaît pour souligner le propre labyrinthe des personnages. Le « Fantôme de l'Opéra » est peut-être le livre le plus tragique de Leroux, et c'est le plus maudit parce que le plus vulgarisé. Il suffit de voir la grotesque pantalonnade baptisée film qui porte ce titre, signée par Terence Fisher et dernier en date des trahisons à l'œuvre poétique de Leroux.

Poète, auteur dramatique, romancier, surréaliste, témoin, Leroux a trouvé le temps de « jouer le jeu » avec le roman populaire dont il avait extrait la quintessence pour forger sa littérature baroque. Il publia dans la collection de chez Fayard trois volumes. Ce sont : « Le Roi Mystère », « Un homme dans la nuit », et « La Reine du Sabbat ». Ce dernier volume est, du point de vue de la construction, une des œuvres majeures du XX^e siècle.

Aussi complexe que « Absalon Absalon » de Faulkner, il peut être considéré non seulement comme le chef-d'œuvre mais comme l'archétype de ce vers quel tend le roman populaire.

Gaston Leroux, issu du roman populaire, a tenu cette gace que le nouveau roman semble avoir oubliée, à savoir que l'on peut être un très grand écrivain et donner des œuvres à des intrigues, tout en faisant faire à l'intellect la gymnastique qui lui est nécessaire.

étrangement devant le sac du palais du Louvre par la Cour des miracles tout entière.

La fin est grandiose :

Triboulet vient de soustraire sa fille à la lubricité du Roi. La malheureuse s'enfuit par une porte dorobée. Debut, seul, dans le Grand Escalier, Triboulet tient à distance la meute des courtisans déchaînés, conduite par François I^{er}. Couvert de sang, il va succomber. Alors, dans un dernier sursaut de dignité, il soufflette le Roi, lui imprimant l'empreinte de sa main sanglante sur la joue, hule un « merde » retentissant, et s'éroule, percé de coups.

Ce qui se traduit chez Dumas par « le sens du panache » existe chez Zévaco sous l'aspect du « sens de l'épique ». Après Triboulet, « Nostradamus » introduit le fantastique dans l'œuvre de Zévaco. On nous présente l'humaniste Etienne Dolé, ainsi que le personnage machiavélique d'Ignace de Loyola, chargé des crimes les plus affreux. Des bûchers de Paris à la grande pyramide de Gizeh, Zévaco nous entraîne dans des intrigues tumultueuses.

L'œuvre la plus célèbre de Zévaco, portée à l'écran du muet au parlant, réunit une dizaine de volumes sous le titre « Les Pardallians ». Bien que mineure en comparaison des ouvrages cités plus haut, cette épopée contient des images fort belles. Ainsi Pardallian, enfermé dans une pièce circulaire, est poursuivi par une immense roue montée sur rails, ce qui n'est pas sans rappeler « Le Puits et le Pendule » de Poe.

Si le fantastique fut l'apanage de presque tous les auteurs populaires, l'anticipation ne fut présente que rarement. Ses lettres de noblesse lui furent données par un des plus célèbres écrivains populaires, Leblanc.

Maurice Leblanc

Ce bourgeois à l'âme anarchiste, se destinant au Droit, malgré les envies féroces qui le poussaient à écrire des nouvelles des romans populaires, qu'il n'osait montrer à Zola. Obsédé par la morale, la dualité du bien et du mal, ses premières œuvres furent mineures, certaines odieuses dans leur esprit militariste. Ami de Jules Renard, de Léon Bloy, subissant l'influence de ces deux écrivains, farouchement individualistes, Maurice Leblanc devint nominaliste. Refusant les systèmes, il ne voulait plus croire désormais aux doctrines, aux idées. Il refuse dès lors, les institutions, les corps sociaux ; devenu individualiste, il s'insurge contre les abstractions préférant s'attacher aux images, aux visages, aux paysages. Dès 1904, nous sentons cette évolution de l'écrivain, par la création de son personnage d'Arsène Lupin. Ce furent les vingt volumes que chacun connaît et qui immortalisèrent son auteur. L'anarchiste Alexandre Jacob fut l'archétype de Lupin ; Leblanc sans l'avouer implicitement, reconstruit avoir suivi avec attention son procès en 1905 et s'être inspiré de ses exploits pour la suite des aventures de son héros.

Une des dominantes de l'œuvre de Leblanc est la solitude de ses personnages, Lupin bien sûr, travaillé seul, mais ses autres héros ont comme constante, la lucidité, la maîtrise de leur corps et de leur esprit. Dans « La Comtesse de Cagliostro », celle-ci demande à Lupin : « Comment vis-tu ? — Je travaille. — Oui, dans la poche des autres ». Maurice Leblanc, comme la plupart des petits bourgeois du début du siècle était d'obédience chrétienne. En écrivant une telle phrase, il devait se rappeler la maxime de Saint Thomas : « L'homme ne doit pas posséder ses biens comme s'ils lui étaient propres, mais comme étant à tous ». Pour la foule, Lupin est un vengeur, il vole les financiers, les trafiquants, les politiciens véreux. Ce Zarathoustra parisien continue sa vie aux dépens des autres romans de Leblanc, moins connus bien sûr, mais peut-être plus significatifs de la personnalité de ce

Fantomas

Le maître de l'effroi, le prince de l'épouvante ! Qui n'a pas au moins une fois dans sa vie, parcouru quelques lignes de la création la plus fabuleuse de tous les temps ? Fantomas, pilleur de tombeaux, souleveur de draps, violeur de religieuses, l'homme aux 103 assassinats, aux 89 délits divers, sans compter les attentats, les tentatives de meurtres échouées, les incarnations les plus folles. Fantomas, ces trois syllabes magiques formant le nom du plus célèbre suppôt d'Astaroth, issu de l'imagination bouillante de Pierre Souvestre et Marcel Allain. Au cours des 32 volumes écrits par les deux hommes, pas question d'y retrouver une précision de style, une méticulosité de plume (bien que la langue française, la syntaxe, y soient remarquables), mais bien un délire constant, l'application la plus folle de l'écriture automatique. Les surréalistes ne s'y sont pas trompés, Fantomas ose tout, véritable Maldoror du meurtre. Malgré l'épouvante, l'effroi qui aurore Fantomas, le climat de ses aventures est poétique. Robert Desnos dans sa « Complainte de Fantomas » sut dégager l'atmosphère de rêve qui plane comme des nappes de brume sur ces pages de 32 volumes. Fantomas tue son lieutenant, il ficelle le corps sur le bourdon d'une cloche qui va sonner un enterrement, les assistants, dans l'égale, pendant l'office, reçoivent une pluie de sang. Fantomas ose prendre comme coffre-fort, les entrailles d'un Anglais qu'il vient d'éventrer, pour y cacher des saphirs. Assassinant un cocher de fiacre, il attache le corps au siège et les passagers qui ne se sont doutés de rien,

Normand méticuleux, qui n'écrivait qu'une heure par jour à la plume d'oie, Romans d'aventures et d'anticipation, ou, sans être novateur comme Gustave Le Rouge, Renard, Bobin, Verne, Leblanc composa des œuvres fantastiques à partir de sujets de science-fiction. « Le Formidable événement » raconte le dessèchement de la Manche, son évaporation mystérieuse en l'espace d'une nuit. « Les trois yeux » est sûrement le chef-d'œuvre du genre, préfigurant les recherches actuelles faites dans les communications spatiales ; un savant, vivant avec sa fille et son genre dans la forêt de Fontainebleau, se rend compte que l'éclair de Vénus est changée à une heure précise de la soirée. Construisant un immense mur réflecteur, il réceptionne les rayons vénusiens et, dès lors, des images s'animent sur le mur. Les vénusiens pour entrer en contact avec nous, nous expédient des vues cinématographiques de la Terre et de son histoire. Leblanc, emporté par son sujet et malgré sa minutie de plume, ne se rend pas compte que les vues projetées chaque soir et à la même heure, sont toujours des moments d'histoire de la France. Ainsi, nous assistons à l'assassinat d'Henri IV, ou celui-ci apparaît ivre dans son carrosse, à la grande surprise du savant.

Le lendemain, c'est la cathédrale de Reims en flammes, sous les bombes des zeppelins. Il faudrait raconter les sujets du « Prince de Jericho », de « La vie extravagante de Baithazar », mais faute de place, nous concluons ce chapitre par le rappel de la survivance de Maurice Leblanc comme écrivain populaire. Ses plus grandes réussites furent les « échappées libératrices de l'imagination ». De par sa formation intellectuelle, il refusa et s'opposa à l'immixtion du délire dans sa prose. La création d'Arsène Lupin le libéra de ce sectarisme et lui permit les grandes trajectoires aventureuses, où fiction et réalité se mêlaient adroitement.

Il garda néanmoins un amour de la patrie des plus suspects, et un esprit revanchard vis-à-vis de l'Allemagne, ne s'imaginant pas que son œuvre de nos jours aboilait les frontières.

sacrent, après ce fiacre qui roule cahin-caha, dans le brouillard sans jamais s'arrêter. Il met du vitriol dans des flacons de parfums vendus dans un grand magasin. Il se fait tailler des gants dans la peau d'un cadavre pour que l'on puisse accuser celui-ci. Kidnappant le Tzar de toutes les Russies, enfermant un roi dans une des fontaines de la place de la Concorde, faisant bombarder le casino de Monte-Carlo, soumettant Paris, Londres et Rome par ses lois, voilà Fantomas ! Evidemment, ces quelques exploits ne sont donnés qu'à titre documentaire, pour bien démontrer l'apport du fantastique dans une situation pour le moins tragique. Le grand mérite de ce poétique torrent verbal revient à Marcel Allain. Il le prouva en écrivant seul (Pierre Souvestre étant décédé en 1914) d'autres séries de romans d'aventures policières : « Tigris », frère de Fantomas dans le crime, mais qui employait les techniques les plus récentes de l'époque, même l'énergie atomique ! « Miss Teria », « Fatale », véritable acte de mal à la beauté excessive et maélique. Toujours vivant, Marcel Allain continue d'écrire à plus de 80 ans, ses 40 pages par jour !

Nous ne prétendons pas annexer le personnage de Marcel Allain dans un contexte anarchiste, bien sûr, mais nous devons d'affirmer que c'est le seul écrivain dit « populaire » qui écrivit plus de trois cents volumes dans l'état de rêve éveillé ! Qu'il fut l'un des rares auteurs à poursuivre dans l'absolu, ses délires les plus fous. Véritable fleuve d'écrits rouges et noirs, l'œuvre de Marcel Allain irriguera longtemps les cervelles des rebelles et des poètes.



Couvertures du « Journal des Voyages », ancêtre du Roman Populaire

Conclusion

Les auteurs à la mode ont pour eux l'opinion des salons, celle des journaux-puains. Bien des intellectuels se gargarisent d'avoir su lire Proust. Le roman populaire agonise et ce n'est pas un Simenon, avec ses romans psychologiques qui nous démentira. La série noire, collection populaire comme bien d'autres du même genre, à part quelques auteurs d'exception : Horace Mac Coy, Dashiell Hashmet, Hadley Chase, etc., ne flatte que les instincts sadiques, pervers de l'époque, aucune approche onirique, aucune tentative délirante de l'esprit, rien que des mots sans assise littéraire. Henry Miller, Louis Ferdinand Céline, Blaise Cendrars, Nikos Kazantzaki deviennent populaires, non par les excès, les scandales, les glorieux attachés à leur nom, mais bien par le souffle épique qui anime intrinsèquement leurs pages. Au commencement, était le Verbe, paraît-il ; nous, nous affirmons : AU COMMENCEMENT ETAIT L'IMAGINATION EFFRENEE, SANS CONTRAINTE des quelques noms que nous avons évoqués et de tous ceux qui n'ont pas eu place ici et que nous révérons. Le roman populaire du XXI^e siècle sera peut-être la science-fiction, la tendance s'en dessine. Nous en reparlerons.

Bibliographie

Une littérature qui réunit plusieurs milliers de volumes, dont des dizaines ont atteint la célébrité (qui n'a entendu parler de Fantomas ou de Chéri-Bibi ?) compte étonnamment peu d'études. La meilleure sur Gaston Leroux est le numéro 1 de l'ancienne série de « Bizarre », numéro spécial consacré à cet auteur. Pour Leroux, on peut également trouver : « Les Maitres de la Peur », par André de Lordé et Albert Duboux (1827) et le numéro 94 de « Fiction » (septembre 61). Dans ces trois ouvrages, la même nouvelle de Leroux est reproduite. Il s'agit de « Une Histoire épouvantable ».

Il est à noter qu'aucune anthologie du fantastique, à l'exception du livre cité ci-dessus, n'introduit Leroux. Celle de Roger Caillols, qui est considérée comme la meilleure, ne cite pas Leroux dans le domaine français, pas plus que Maurice Renard ou Octave Beliard d'ailleurs...

On trouve facilement « Les Terribles », par Antoinette Peské et Pierre Marty (Chambriand, 1951). Le chapitre sur Leroux est d'une incurie grave. Les auteurs n'ont visiblement pas lu la moitié des livres de l'auteur qu'ils prétendent étudier. Ainsi, il est à peine fait mention des volumes publiés dans le Livre populaire de Fayard, et notamment de « La Reine du Sabbat », qui est pourtant une œuvre capitale. Quelques lignes sont consacrées à « Théophraste Longuet » et à « Cœur cambriolé » alors qu'on parle pendant plusieurs pages de Rouletabille.

Enfin, il convient de fustiger particulièrement Madame Jeanne G. Leroux, qui, sous le titre « Collection G. Leroux » publia une série d'abjectes bouquins sous forme de cahiers. Qu'il suffise de savoir que, sans le moindre respect pour l'œuvre de son parent, elle s'est permis de publier « La Reine du Sabbat » en 156 pages (sic) alors que la première édition Fayard en compte environ 480 imprimées en caractères ultra-fins... Le rewriting qui est cause de ce massacre a tout bonnement enlevé les deux tiers du livre, allant jusqu'à oublier les différentes parties, (il y en a 5) et les titres des chapitres, remplacés par des numéros !

Fantomas n'est pas mieux servi. Sous le titre de « Collection Rex » et dans une récente édition soi-disant complète, on a cru malin, en plus des innombrables coupures, de moderniser l'action. Ainsi les fiacres sont remplacés par des tractions avant, les apaches par des gangsters ! Le peu de scrupules des éditeurs est une fois de plus demeuré sans blâme.

Enfin, une chose positive : nous attirons particulièrement l'attention sur la récente réédition de ATAR-GULL, le meilleur livre d'Eugène Sue et celui qui se rapproche le plus de la pensée révoltée. (Edition du Terrain Vague).

Abarca enfin libéré

Après dix-huit mois d'arbitraire détention, après une grève de la faim de plusieurs semaines de notre camarade, et devant les protestations venues de tous les pays d'Europe et du monde (lettres, pétitions et campagne de presse que nous n'avons pas été les seuls à mener), Francisco Abarca a été libéré.

Rappelons les faits :

Alors qu'il n'avait commis aucun délit et qu'il séjournait régulièrement en Belgique, il avait été arrêté le 8 octobre 1963 parce que le gouvernement suisse réclamait son extradition. Sans raison valable, on avait fait traîner la procédure en longueur. Enfin le 4 juin, l'avocat Roger Lallemand, défenseur d'Abarca avait pu plaider pendant une heure et demie la cause de son client devant le ministre belge de la Justice. Celui-ci, qui avait pris force notes pendant l'entretien, avait promis une solution rapide.

Enfin le 12 juin Abarca voyait s'ouvrir les portes de sa geôle.

Si une pareille décision réjouit tous les hommes de cœur, il se trouve toujours des salauds, pour déplorer les échecs du fascisme, car n'en doutons pas, si la Belgique avait cédé à la demande du gouvernement suisse, Genève n'aurait été pour notre camarade qu'un transit entre Bruxelles et Madrid.

Parmi ces pourvoyeurs d'échafaud et de prison, citons « La Libre Belgique » et de Bruxelles qui titre en première page : « Une libération scandaleuse » et de reprendre toutes les fantaisistes accusations qui pèsent sur notre camarade.

Reconnaissons que ce cri de charognard est unique, et le « Peuple de Bruxelles » s'écrie : « Le ministre a pris une décision qui sera approuvée par tous les citoyens raisonnables de notre pays. »

Que notre camarade Abarca trouve ici le témoignage d'amitié et de solidarité de tous nos camarades.

PAGAIE EN ASIE DU SUD-EST

Il ne se passe guère de jours sans qu'il ne soit question de conférence, de rencontre, d'action militaire, ou d'intervention diplomatique en Asie du Sud-Est. Mais ce que l'on a tendance à oublier, c'est qu'une guerre, une guerre impitoyable continue depuis bientôt 25 ans ses ravages meurtriers dans cette partie de l'Asie.

L'Asie du Sud-Est

Ce que l'on a coutume d'appeler l'Asie du Sud-Est, c'est, en gros, un territoire comprenant les anciens Etats fédérés d'Indochine (Vietnam, Cambodge, Laos) et la Thaïlande.

En 1954, les accords de Genève concrétisent l'éclatement de l'ancienne Indochine et permettent le regroupement, au nord du 17^e parallèle, des troupes du Viet-minh, ce qui aboutira, en fait, à la création des deux Viet-nam.

En 1955, le Cambodge se place dans une situation originale, mais ambiguë, en proclamant sa neutralité entre les deux blocs en présence. Les forces impérialistes reprennent l'idée de neutralité et tentent de l'appliquer au Laos, dans le but avoué de couper la route « Ho Chi-minh », piste « Nord-Sud » qui traverse le Laos et permet au Viet-cong de recevoir des armes d'Hanoï. Car la clé du problème sud-asiatique, c'est le Viet-nam.

Le Viet-nam

Le Viet-nam, territoire de 340 000 kilomètres carrés, divisé en deux parties à peu près égales, compte 27 millions d'habitants (13 millions au Nord, 14 millions au Sud) qui durent supporter l'occupation, les arrestations, les déportations, les tortures, les bombardements au napalm, les saupoudrages des récoltes avec des produits toxiques, des Japonais, des Français, et maintenant des Américains, indépendamment des ravages causés par les forces policières de Diem et de ses successeurs, sans oublier ceux, plus rares il est vrai, du Viet-cong.

Lorsqu'en 1954, les troupes Viet-

minh se regroupèrent dans le Nord, elles tentèrent, sous la direction de Ho Chi-minh, de lutter contre la misère et la faim, sans toutefois négliger d'alimenter en armes les combattants du Viet-cong, car le Nord, très pauvre, ne peut vivre sans les ressources du Sud, et la réunification du Viet-nam reste, pour le Nord, une

QUESTION VITALE.

Au Sud Viet-nam, Ngo Dinh Diem prend le pouvoir en 1955, les Américains remplacent les Français, le Viet-cong succède au Viet-minh et une guerre civile, mais une guerre civile où tous les partisans sont du côté du Viet-cong commence. Le Viet-cong contrôle 75 % des hameaux stratégiques et les deux tiers du territoire. Du côté gouvernemental, il n'y a pas de partisans, mais une armée de 500 000 hommes, qui, selon les circonstances et le sort des batailles, passent d'un camp à l'autre, et dont le seul souci est de ne pas crever dans la boue pour un combat qui n'est pas le leur.

Par-dessus les fantoches qui paraissent à Saigon, les « Conseillers » américains agissent : en 1954, il y avait 200 Américains au sud Viet-nam, presque tous membres de la C.I.A. (1). Ils sont plus de 16 000 aujourd'hui et ce territoire est devenu un véritable banc d'essai des méthodes de guerre contre-révolutionnaire. C'est ainsi qu'a été mise sur pied la réalisation de « hameaux stratégiques », sortes de « villages fortifiés ». Au fur et à mesure de leur pénétration, les troupes Viet-cong s'emparent d'ailleurs de ces hameaux qui deviennent... des hameaux de défense !

Le Viet-cong ne se contente pas de conquérir, il administre et met en place une certaine réforme agraire, surtout caractérisée par la distribution de terres aux paysans pauvres. Mais cette distribution n'est qu'une imposture, car les terres des grands propriétaires fonciers patriotes ne sont pas l'objet d'une telle distribution ! Manière comme une autre d'apporter son appui au marxisme.

(1) Contrôle Intelligence Agency ; Bar-bouzière U.S.

Le Laos et le Cambodge

En adoptant une position neutraliste, le Cambodge et le Laos pensaient échapper à la guerre civile. Il n'en a rien été, car les deux camps en présence ont cherché à attirer les « neutres » de leur côté. Au Laos, un gouvernement d'Union nationale, particulièrement torde et passablement ridicule, groupe les forces neutralistes, pratiquement inexistantes, de Souvanna Phouma, la Droite dirigée par le général Phoumi, lui-même dirigé par le général Phoumi, et la Gauche de Souphanavong qui a pris le maquis ! De toute façon, ce « sac de nouuds » est parfaitement inutile, car les Etats-Unis continuent de transformer le Laos en base d'intervention vers le sud Viet-nam. Afin d'encourager les militaires laotiens, des privilèges particuliers leur sont accordés. C'est ainsi que des abattoirs (très rentables) leur sont affectés. On pourrait sourire de cette affectation, mais il n'y a vraiment pas de quoi... En outre, les militaires contrôlent et empêchent les bénéficiaires des maisons de jeux, des fumeries, des bordels. Le Laos doit être le seul pays au monde où, OUVREMENT, l'ordure se roule dans l'ordure...

Le Cambodge a, pour l'instant, un peu plus de chance. Il est vrai que le prince Sihanouk a opportunément viré, en novembre 1963, tous les « conseillers » américains et renoncé à toute aide américaine. Il ne perd certainement rien pour attendre, car il est douteux que les U.S.A. apprécient tellement les coups de pied au cul.

Si les lignes qui précèdent ne sont guère optimistes, en ce qui concerne l'avenir des hommes en Asie du Sud-Est, c'est qu'une guerre, une guerre impérialiste continue ses ravages.

Pour ces millions d'hommes, l'important est de se débarrasser des influences extérieures, afin de pouvoir régler leurs propres problèmes.

Tant qu'un seul « conseiller », tant qu'un seul militaire étranger stationnera en Asie du Sud-Est, tant que la guerre grondera, rien, NON RIEN, ne changera.

Gérard SCHAAFS.

Informations Internationales ● Informations Intern

Recueillies par les militants et les correspondants du Groupe de Liaisons Internationales

● AFRIQUE DU SUD :

Nelson Mandela et ses sept camarades de l'African National Congress, condamnés à la prison à vie, ont été conduits dans l'île de Robben, le plus grand camp de prisonniers de l'Afrique du Sud, le camp d'où l'on ne revient jamais.

Dennis Goldberg, condamné à la même peine, sera incarcéré ailleurs, l'île de Robben étant exclusivement réservée aux Africains...

Quelques jours auparavant, Balthazar Vorster, vermine qui occupe le poste de ministre de la Justice, déclarait au Cap que personne n'est condamné en Afrique du Sud pour opposition à l'Apartheid ! Heureusement !

● BRÉSIL :

Juscelino Kubitschek, ancien président du Brésil et fondateur de Brasília, a déclaré : « Au Brésil, il ne reste plus une seule trace de légalité et on vit sous un régime de terreur ». Cette déclaration prend tout son sens si l'on sait qu'elle a été faite à Madrid !

● ESPAGNE :

Une centaine de personnes ont été arrêtées par la police franquiste ces temps derniers. Il s'agit principalement de membres du Parti socialiste unifié de Catalogne, des militants du Parti ouvrier révolutionnaire trotskyste et de membre du Comité régional du P.C. du Levant qui a été démantelé (deux jeunes Françaises : Nicole Berger et Marie-Gabrielle Hildebrandt sont sous les verrous).

● ITALIE :

Un groupe de jeunes artistes et intellectuels ont fondé à Venise une Galerie Internationale où sont exposés des tableaux commentant à leur manière l'actualité sociale et politique et où on trouve, entre autres sujets « d'inspiration » : le problème de la faim dans le monde, le contrôle des naissances, la tragédie de Longarone, les scandales à la construction, etc. L'un de ces tableaux avait pour sujet le problème espagnol. Au premier plan, on pouvait voir se congratuler Paul VI et l'ambassadeur d'Espagne au Vatican, qui se détachaient sur un fond de violences et de cruautés fascistes. La réaction du procureur de la République italienne, le docteur Weiss, a été immédiate : sequestre de « l'œuvre subversive, accusée de porter atteinte à l'honneur et à la dignité du chef de l'Eglise catholique ».

Ce docteur Weiss n'est pas un inconnu pour les lecteurs du « Monde libertaire ». C'est lui qui fit retirer les tableaux antifranquistes exposés dans la vitrine de la Librairie Internationale, gérée par les anarchistes vénitiens (1).

De nombreux mouvements de gauche ont protesté contre cet abus de

(1) Cf. « Monde libertaire », 4 octobre 1963.

pouvoir. Mais que les partis ouvriers italiens n'oublient pas qu'ils ne font que récolter ce qu'ils ont semé : eux aussi ont participé à la constitution actuelle de l'Italie qui stipule que le catholicisme est religion d'Etat.

● NIGERIA :

La grève générale déclenchée par les syndicats nigériens, groupés autour du Joint Action Committee a forcé le gouvernement à revaloriser les salaires. Malgré l'interdiction gouvernementale, de nombreuses manifestations publiques eurent lieu et le peuple fut, pratiquement, le maître de la rue.

Nous assistons actuellement à une poussée syndicaliste en Afrique Noire. Il est vrai que là-bas les syndicalistes ne terminent pas encore leur carrière comme conseillers d'Etat !

● U.R.S.S. :

Si l'on en croit le « Populaire » du 2 juin 1964, les « Izvestias » ont publié un article réhabilitant en partie Michel Bakounine, celui que l'encyclopédie soviétique publiée en 1952, sous Staline, qualifiait encore « d'ennemi véhément du marxisme ». L'article fut publié à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance du célèbre anarchiste.

Ils nous prennent tout !

● U.S.A. :

A Saint-Augustine (Floride), un propriétaire de motel a vidé plusieurs litres d'acide chlorhydrique dans une piscine réservée aux blancs ou se baignaient six étudiants noirs. Les six jeunes gens furent ensuite matraqués par la police et conduits à la prison où se trouvent déjà plus de 300 manifestants antiségrégationnistes.

Un reportage sur les Etats-Unis d'Amérique, publié ce mois-ci dans « Combat » contient quelques informations importantes que nous tenons à porter à la connaissance de nos lecteurs :

« La grande majorité des fermiers américains sont de petits exploitants ; plus d'un million vivraient dans des conditions de pauvreté insupportables. « Le cas le plus fréquent est le suivant : sur une exploitation moyenne de cent hectares toute la famille travaille pour un revenu annuel inférieur de 50 % à celui d'un Américain qui ne travaille pas la terre. »

« Un million cinq cent mille familles de paysans ont un revenu annuel inférieur à 3 000 dollars (1), ce qui représente presque la moitié du nombre total des exploitants agricoles. Plus d'un million de ces familles paysannes doivent absolument trouver ailleurs 80 dollars par mois pour couvrir leurs besoins. »

(1) 1 \$ = 5 F.

● NOUVELLE-ZELANDE :

Les protestations contre les essais français de bombes atomiques dans le Pacifique sud prennent de l'ampleur. Des organisations d'agriculteurs, d'ouvriers et des mouvements féminins ont l'intention de prendre contact avec les organisations françaises qui se sont prononcées contre ces essais.

● BELGIQUE :

La Chambre des députés et le Sénat belges viennent d'adopter une loi reconnaissant l'objection de conscience. Parmi les possibilités offertes, les jeunes refusant d'accomplir le service militaire pourront choisir de servir pendant trois ans dans l'aide technique aux pays sous-développés.

VIEWS AND COMMENTS

Published by
THE LIBERTARIAN LEAGUE
(U.S.A.)

P.O. BOX 261, Cooper Station
NEW YORK 3, N.Y.

Subscription rate :
2 dollars a year

L'ALGÉRIE EST-ELLE SOCIALISTE ?

Sous ce titre, Gérard Chaliand vient de publier un livre dont il faut, tout d'abord, saluer le courage (1). Ancien rédacteur de l'hebdomadaire *Révolution Africaine*, à Alger, connaissant ce dont il parle, il ne mâche pas ses mots.

Au niveau de l'Etat et du parti F.L.N., l'Algérie, répond-il à sa propre question, n'est pas socialiste. Dans son écrasante majorité, la pléthorique administration est, en fait, opposée au socialisme. D'aspirations bourgeoises, insolente et corrompue, elle est en contradiction flagrante avec les options exprimées par Ben Bella. Il y a un hiatus entre les mots et les actes. On ne peut faire appliquer une politique socialiste par des ennemis du socialisme.

Quant au parti, il s'est embourbé dans les clans et les clientèles, entre lesquels il cherche péniblement un équilibre. Il n'est pas révolutionnaire. Il n'a de racines ni parmi les travailleurs des villes ni parmi ceux des campagnes. Il ne représente pas les masses. Il a été coopté au sommet. Le régime n'a pas su — ou voulu — regrouper les avant-gardes nécessaires à un approfondissement des acquis révolutionnaires. Son impuissance le condamne, sous la pression du mécontentement populaire, à une démagogie « fuite en avant », mais la « fuite en avant » n'a jamais fait le socialisme.

Il manque pourtant à Chaliand, pour apprécier sainement la situation algérienne, une optique socialiste libertaire. Il sous-estime manifestement le flux vital de l'autogestion. Tantôt il s'imaginerait qu'elle pourrait sombrer dans ce qu'il appelle un « capitalisme de groupe », les autogestionnaires se comportant en propriétaires collectifs. Tantôt il croit la voir absorbée à bref délai dans ce qu'il nomme un « capitalisme d'Etat », auquel, selon lui, l'Algérie, pour un temps, ne saurait échapper.

Formuler de telles prévisions, d'ailleurs quelque peu contradictoires, n'est-ce pas jeter un peu vite le manche après la cognée ? Chaliand, certes, admet que l'autogestion représente, pour l'instant, une force suffisamment autonome pour empêcher son absorption par la bureaucratie gouvernementale. Mais il lui paraît douteux que les travailleurs du secteur autogéré demeurent longtemps une classe contestatrice (*sic*) opposée à l'appareil ». Il concède encore que l'autogestion « tend à créer une ouverture vers une révolution plus profonde ». Mais il lui semble, à tort, à mon avis, que les jeux sont déjà faits et que c'est la poussée des tenants de l'étatisme qui, fatalement, l'emportera.

D'ailleurs, au sujet de la bureaucratie, Chaliand laisse percer des vues théoriques assez inquiétantes. Il reproche à son ancien journal de trop

souvent confondre, dans le même terme péjoratif, la bourgeoisie administrative de l'Algérie actuelle et l'appareil dirigeant des pays de l'Est. L'une est pour lui le méchant Tom, l'autre un bon Toto qu'il accepte comme « nécessaire », « inévitable » et « progressif », du moins, comme il dit, « dans cette période transitoire ». Une période qui, en U.R.S.S., je le rappelle en passant, a déjà duré près d'un demi-siècle. Au moment où l'autogestion algérienne, comme l'a souligné Mohammed Harbi, à son retour de Moscou, remet en cause, par la simple contagion de l'exemple, le parasitisme bureaucratique des pays dits socialistes, de telles affirmations ne sont-elles pas malencontreuses ? Le même manque d'optique libertaire conduit Chaliand à offrir comme panacée à tous les maux dont souffre aujourd'hui l'Algérie le Parti Révolutionnaire (avec majuscules). Ce formalisme abstrait, d'une part, tient assez peu compte de la présente réalité algérienne, d'autre part, il risque de servir à redorer le blason totalitaire du F.L.N. et de déboucher sur une domestication de l'autogestion par un parti dirigeant. Pour un avenir plus lointain, il prépare la confiscation de la Révolution par un appareil autrement mystificateur que l'actuel, puisqu'il se parerait d'une phraseologie « marxiste-léniniste ».

Certes, je ne conteste point la nécessité d'une avant-garde consciente. Je pense, depuis quelque temps déjà, qu'elle surgira de l'autogestion, en premier lieu, de l'autogestion industrielle, comme l'a révélé le congrès récent du secteur industriel autogéré. Mais de grâce, Chaliand, laissons les masses elles-mêmes prendre conscience du socialisme. Aidons-les, pressions-les dans cette voie, sans toutefois leur imposer, de l'extérieur, une infallibilité dogmatique qui pourrait, non pas les émanciper, mais bien plutôt les réalier.

Chaliand cite utilement le livre de Stane Kavcic sur l'*Autogestion en Yougoslavie*, mais il se garde de mentionner, et peut-être n'a-t-il pas suffisamment médité le passage où le Slave du Sud affirme : « La force de frappe du socialisme ne peut être à l'avenir un parti politique et l'Etat agissant du sommet vers la base, mais le peuple, les citoyens ayant un statut leur permettant d'agir de la base au sommet », ni celui où Kavcic sait gré à l'autogestion d'affranchir de plus en plus « de la discipline rigide et de la subordination qui sont caractéristiques de tout parti politique ».

Sur la voie qui mène à l'authentique socialisme — autrement dit, le socialisme libertaire — les Yougoslaves ont un brin d'avance sur Gérard Chaliand.

Daniel GUERIN.

(1) Francis Maspero, éditeur.

Un certain nombre de militants syndicalistes, membres de l'U.D. Force Ouvrière de la région parisienne, viennent de publier un document qui dénonce l'intégration des syndicats dans l'appareil d'Etat. La publication de ce texte nous a paru d'autant plus importante qu'aujourd'hui la menace de politisation s'ajoute à toutes les autres, qui conduisent le mouvement syndical à la faiblesse.

N.D.L.R.

Les soussignés rappellent :

— qu'ils se sont prononcés publiquement à la tribune de l'U.D. sur une orientation résolument hostile à l'intégration.

— que leur résolution a recueilli une minorité de voix (21 %). C'est sur cette prise de position nettement affirmée qu'ils se considèrent élus à la C.E. de l'U.D.-F.O.

Considèrent :

— que le maintien de la participation de l'U.D. au Comité d'Expansion Régionale de la R.P.

— que la décision de participer à un Conseil Economique Régional dont la responsabilité de fonctionnement incombe au représentant de l'Etat (Préfet).

— que la participation possible aux structures mises en place par la réforme administrative qui donne au Préfet le pouvoir exorbitant de contrôler les nominations et mutation de fonctionnaires, ne saurait être admise.

Dans ces conditions les soussignés estiment que le seuil qui sépare l'indépendance du syndicalisme de son intégration à l'Etat est franchi par la majorité de l'U.D.

Qu'ainsi malgré la proclamation du refus de principe de l'intégration, refus qui reste limité au problème Sénat, Conseil Economique, il apparaît évident que la politique prônée par cette majorité de la « confrontation et de la discussion » sera poussée par le bureau en exercice, qu'il le veuille ou non, jusqu'à sa conclusion logique

L'ESPAGNE

Le Comité clandestin de la « CONFEDERATION REGIONALE DU TRAVAIL » des Asturies, Leon et Palencia, communique le texte du document qui fut distribué aux travailleurs en grève :

Camarades,

Il est prématuré de tenter de lancer la grève générale aux Asturies, car, pour que celle-ci soit positive, une date opportune est nécessaire, ainsi qu'une étude, une préparation et une organisation méticuleuses, pour que le but cherché soit pleinement atteint. Cependant, devant la forme que prennent les événements en ces jours historiques, l'organisation confédérale croit que son devoir est de demander à ses militants et à tous les travailleurs d'appuyer le mouvement de grève, en dehors de toute manœuvre politique, conférant ainsi à leur action un caractère purement social.

Conscients de notre devoir, et présents, comme toujours nous le fûmes, dans les luttes des travailleurs, notre objectif doit être l'amélioration des conditions de vie, la

et inéluctable, intégration totale de fait aux organismes d'Etat.

En conséquence, les soussignés tiennent à réaffirmer qu'ils ne sauraient cautionner une telle politique qui dans les faits renie les libertés essentielles du mouvement syndical et tend à le transformer en un rouage administratif au service de l'Etat.

Considèrent d'autre part :

— que le mouvement syndical est l'expression organisée de la classe ouvrière dont il a pour objet de défendre partout et en toutes circonstances les intérêts et les libertés en utilisant, si nécessaire, la grève ou action collective, seul moyen de lutte efficace.

Déclinent d'appeler les travailleurs à lutter contre toutes tentations d'où qu'elles viennent, visant à aliéner l'indépendance du syndicalisme envers l'Etat ou envers les partis et les sectes. Cette indépendance étant la condition première de leur union et de la liberté de leur action directe.

Rappellent aux syndicats et aux travailleurs de toutes professions et opinions que, seule, cette action directe collective (autrement dit la grève) utilisée à bon escient, décidée et conduite dans le respect de la démocratie et des libertés syndicales peut assurer leur défense contre l'exploitation qui les frappe et ouvrir à leur classe les voies du progrès social et de la libération.

En conséquence, déclinent de laisser à la majorité de la C.E. la responsabilité pleine et entière de l'application d'une orientation qui viole les principes du syndicalisme libre, et d'informer les syndicats et les travailleurs de cette situation et des dangers qu'elle comporte.

Roger AMIEL, Jacques FOURNIER, Pierre BLAMPAIN, Georges FRITSCHER, Gabriel CHIRAT, Maurice JOYEUX, Jean DORAC, Guy PUJO, FERON, Marc PREVOTEL, J.-Philippe MARTIN.

distribution équitable des bénéfices, la liberté de presse et de propagande, la liberté d'association, et en général, la revendication de tous les droits humains.

Vive la grève ! Vive l'union des travailleurs !

Vive la C.N.T. !

1^{er} mai 1964, en un lieu des Asturies.

Le Comité régional des Asturies, Léon et Palencia.

1^o Selon la revue madrilène « Blanco y Negro », l'Espagne est le pays qui compte au monde, le plus grand nombre de couvents de religieuses : 926 cloîtres. Viennent ensuite la France avec 500 et l'Italie avec 400.

2^o Le général Franco a remis un prix à Celerino Fernandez, originaire des Asturies, et à Miguel Merino, inspecteur de police à Madrid, pour les récompenser d'être respectivement les pères de 20 et 18 enfants.

A TRAVERS LES REVUES

Le mouvement social

La revue de l'Institut français d'histoire sociale publiée dans son n° 46 une intéressante « contribution à la connaissance des origines du syndicalisme révolutionnaire ». C'est un article de Jean Maitron sur le groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris. Fondé en 1891, le groupe, qui fut animé en particulier par le Dr Pierrot, passa d'une première phase de « pluralisme socialiste » à une phase anarchiste (1894-1902). Marie Goldsmith fit partie des E.S.R.I. à partir de 1892.

Le groupe, pense Jean Maitron, a joué un rôle qui n'est pas négligeable dans l'élaboration et surtout la diffusion du syndicalisme révolutionnaire. 21 brochures ont été publiées par les E.S.R.I. : quatre d'entre elles concernent directement le mouvement ouvrier et le syndicalisme, et développent les idées-forces du syndicalisme révolutionnaire. Elles sont l'œu-

vre collective d'un groupe composé d'intellectuels et d'ouvriers fortement engagés dans l'action syndicale. Montané faisait partie de l'équipe que fréquentaient Delesalle, Rosmer, Dunois.

A lire également dans cette livraison : « Les socialistes marseillais et le problème colonial (fin du XIX^e, début du XX^e siècle), par A. Olivieri ; « La guerre sociale et le mouvement socialiste face au problème colonial », par R. Reberlioux ; « Les relations entre socialistes de France et d'Angleterre au début du XIX^e siècle », par J. Gans, etc... (Editions ouvrières)

Analyses et documents

C'est, sous forme de fiches, une documentation condensée, avec bibliographie à l'occasion, sur l'actualité économique, politique et sociale. Les fiches sont à classer par l'abonné selon différentes rubriques. Cette conception (qui est aussi celle de « Révoltes », et qui est souvent uti-

lisée dans l'industrie et l'administration), est bien plus pratique que celle de la revue, pour les mises à jour et la consultation rapide. La publication est destinée à « fournir aux socialistes de gauche un instrument de formation politique et un irremplaçable outil de travail ». Au sommaire des n° 68 et 69 : la commission Warren (enquête sur le meurtre de Kennedy), le syndicat des teamsters (U.S.A.), le « rapport Ardan », le blocage des salaires, le Congrès de l'U.E.C., la destalinisation en Tchécoslovaquie, l'euthanasie hitlérienne, putsch au Brésil, « Où va l'Algérie » (Mohamed Boudiaf), le Yémen.

(Analyses et documents, 29, rue Descartes, Paris (5^e), 1,50 F.)

Revue de jeunes

Il en paraît et disparaît sans cesse. Une première catégorie s'occupe surtout du problème des mouvements de jeunes, des tentatives de quadrillage des organismes de loisirs et de culture populaire par le pouvoir. Le *Bulletin de liaison de « Révoltes »* (M. Sédès, 144, rue de Flandre, Paris

19^e) et le « Bulletin des anciens ajistes » de G. Piou, 194, rue Maurice Jouaud à Rézé (L.-A.) sont plus spécialement tournés vers les Auberges de Jeunesse. « Spécial Jeunesse », exprime les positions et les activités des Clubs de loisirs et d'action de la jeunesse (69, rue Condorcet, Paris (9^e)).

Les jeunes anarchistes, de leur côté, reprennent du poil de la bête, en resserrant leurs relations et en reconsidérant certains problèmes essentiels. Le résultat se fait déjà nettement sentir dans « Jeunes Libertaires » (Nicole Moine, poste restante, Bureau 103, Paris) et dans la parution d'« Action Libertaire » publié par le Comité de Liaison des jeunes anarchistes (M. Marc, 24, rue Sainte-Marthe, Paris-10^e).

Enfin, il existe toujours des petites revues à caractère plus littéraire, de tendance libertaire mais débordant le cadre anarchiste : ainsi « Empreintes », dont le n° 2 publie des articles sur « Musique concrète », « Surréalisme », « W. Borchert », etc... (en vente à notre service de librairie).

R. F.

SURRÉALISME ET ANARCHISME

Le surréalisme continue. Heureusement, en effet. Mais pourquoi donc sommes-nous obligés de réaffirmer cette éclatante vérité ? C'est qu'il y a plusieurs surréalismes : il y a le surréalisme à l'usage de « la redoutable faune des salons de thé du faubourg Saint-Honoré », celui qui apparaît chez les artistes qui ont brillamment réussi, dont les œuvres sont cotées comme de vulgaires actions boursières, et dont la vanité ambitieuse a permis au critique esthétique de trouver place, celui dont on parle volontiers, avec délectation et ravissement dans « Arts », l'hebdomadaire de l'intelligence française (sic) ou dans « La Nouvelle République », hebdomadaire du pouvoir gaulliste. Mais il y a aussi le surréalisme véritable qui, loin d'être dépassé, est plus que jamais vivant.

La bourgeoisie a trouvé un excellent moyen de désamorcer les œuvres révolutionnaires : elle se les approprie, et le tour est joué. Elle s'est approprié le romantisme, par exemple, mais il est certain qu'elle aura du mal à s'approprier le surréalisme (qu'elle garde Dali et nous fiche la paix), comme à s'approprier le mouvement libertaire. Le surréalisme, fait de rigueur révolutionnaire et de probité morale, dont André Breton, à travers toute sa pensée, son œuvre et son action, incarne les vertus salutaires, n'est absolument pas assimilable par elle. Par qui le sera-t-il alors ? Eh bien, par le mouvement libertaire. Pourquoi pas ?

C'est que le surréalisme et l'anarchisme ont plus d'un point commun qui leur donnent un pouvoir détonnant certain et permanent. A l'origine du mouvement surréaliste se trouve une volonté délibérée de créer « une opération de grande envergure portant sur le langage », afin de restituer tous ses droits à l'imagination et à la pensée réelle dans un esprit de non-conformisme absolu et sans aucun souci de moralisme ni d'esthétisme. Les surréalistes, bien loin de s'en tenir là, comme certains l'auraient voulu, se sont tournés à bon droit vers la « politique ». La révolution morale et esthétique avait des intentions de révolution sociale et, de ce fait, fraya avec le marxisme. Bien mal lui en prit. Il est pourtant évident que le marxisme ne peut être l'instrument d'une libération sociale — son application pratique l'a prouvé — puisqu'il met toujours en avant le principe d'autorité. Il existe une morale et une esthétique marxistes, qu'on peut dégager des œuvres classiques et qui sont inconciliables avec le surréalisme. La passion de la liberté se concilie très bien avec le matérialisme, mais pas avec le matérialisme marxiste et certainement pas avec les marxistes eux-mêmes. « Nous ne concevons pas que l'on puisse intégrer une morale dans autre chose qu'un système rigoureusement matérialiste. Le lien de la morale et le lien de la nécessité ne s'excluent pas l'un l'autre. Et de savoir jouer de l'un à l'autre est notre orgueil. Liberté, ton royaume sera, bien sûr, notre monde de chair et de pierres... Un jour, la liberté sera notre condition ou nous cesserons d'être. » Voilà ce qu'écrivent des surréalistes qui se veulent marxistes (1).

Mais ce souci constant de la liberté fait penser plutôt à des libertaires qui s'ignorent.

Ainsi chacun se trouva dans l'obligation de choisir. Aragon, Eluard et Sadoul se tournèrent vers le stalinisme le plus vil, doublé — mais qui s'en étonne ? — du patriotisme le plus abject. Les autres surréalistes gardèrent jusqu'à nos jours des liens plus ou moins serrés avec les groupuscules trotskystes (sauf André Breton), ce qui, à mon sens, est une erreur regrettable, due en partie à l'esprit rétrograde qu'on trouve trop souvent dans nos milieux libertaires ou au fait que certains libertaires font passer la révolution sociale bien avant une démarche morale et littéraire, même s'ils la considèrent comme révolutionnaire. En fait, « la révolution des choses doit s'accompagner de la révolution de l'esprit, elle ne se conçoit pas sans elle. Vouloir mener l'une à l'écart de l'autre, c'est vouer l'une et l'autre à l'échec » (2).

Le surréalisme est bien plus proche de l'anarchisme que du marxisme, dont tout ce qui est valable, du point de vue révolutionnaire, n'est pas original (la lutte des classes, par exemple, a été formulée par Pécqueur avant Marx) et dont tout ce qui est original n'est pas valable. Il doit être naturellement le complément moral et esthétique de la révolution sociale libertaire pour former un ensemble d'idées révolutionnaires qui soient le reflet de notre siècle. S'il en fallait une preuve, ces quelques citations d'André Breton suffiraient à la donner :

« Le seul mot de liberté est tout ce qui m'exalte encore. Je le crois propre à entretenir indéfiniment le vieux fanatisme humain. Il répond sans doute à ma seule aspiration légitime. »

« Le surréalisme, tel que je l'envisage, déclare assez notre non-conformisme absolu pour qu'il ne puisse être question de le traduire, au procès du monde réel, comme témoin à décharge. »

« On conçoit que le surréalisme n'ait pas craint de se faire un dogme de la révolte absolue, de l'insoumission totale, du sabotage en règle et qu'il n'attende encore rien que de la violence. »

« Comment veut-on que nous manifestations quelque tendresse, que même nous unions de tolérance, à l'égard d'un appareil de conservation sociale, quel qu'il soit... tout est à faire, tous les moyens doivent être bons à employer pour ruiner les idées de famille, de patrie, de religion. »

« Comme le disait Jacques-Louis Moyson, membre du groupe surréaliste de Bruxelles, le surréalisme, pas plus que l'anarchisme, ne saurait être dépassé, car il porte en lui-même le germe de son dépassement. »

L'un au contact de l'autre et l'autre à celui de l'un : ils ne s'en porteraient que mieux l'un et l'autre.

Ce reflet discret, au bout du voyage ?... la liberté.

Jacques SOREL.

(1) et (2) « Vous voyez avec votre nombril » (brochure éditée par le groupe surréaliste de Belgique, en février 1964).

RÉHABILITER L'AFFICHE

Tout d'abord, pourquoi ce titre ? Parce que, trop souvent, autour de nous, l'affiche est décriée. On ne veut pas, on ne veut plus ouvrir les yeux sur nos murs, comme si l'on avait peur de se blesser.

Pourtant les libertaires devraient être bien placés pour savoir quel atout l'affiche apporte à la propagande.

Deux expositions actuelles peuvent nous aider dans cette œuvre de réhabilitation. Un « hommage à CAPPIELLO » à la Bibliothèque Nationale (pendant le mois de juin) et « cent ans d'affiches : la Belle Époque » au Musée des Arts Décoratifs (jusqu'au 5 octobre, 107, rue de Rivoli) nous offrent une riche collection d'images. Pour les anciens : une moisson de souvenirs. Pour les jeunes : l'histoire. Car on peut écrire l'histoire avec des affiches. Les organisateurs de l'exposition de la rue de Rivoli ont classé les leurs par thèmes : la rue, la femme, Paris la nuit en 1900 (que l'on

pourrait aussi intituler : « les spectacles », le modern' style, la vie quotidienne, les loisirs.

Les noms connus abondent et notre ambition n'est pas de les répertorier. Nous voudrions seulement faire remarquer que rares sont les affiches politiques, rangées ici dans la catégorie « vie quotidienne ». Cette lacune s'explique peut-être par le fait que l'exposition est « placée sous le haut patronage de M. André MALRAUX ». On ne court en effet guère de risques quand, à côté de plus de cent portraits de chanteuses et de comédiens, on accroche que deux affiches anticléricales (« Faut-il fermer Lourdes ? » et « La Lanterne ») et cinq affiches d'élections législatives, (dont : « Citoyens de Montmartre... votez pour Armand LE MEE » 1889, « Mai 1871, à cette date, il nous a fusillés » 1889 antiboulangiste, et « Zig Gros-Bouff de Montmartre candidat de la Butte » 1889).

Jean-L. GERARD.

CINÉMA

"The Servant"

Vous êtes jeune, riche, célibataire et vous décidez d'acheter une belle villa dans un quartier élégant. Vous la meublerez avec goût et, pour assurer votre standing, vous engagerez un domestique, un « servant », « The Servant ».

A partir de ce moment, vous serez un Monsieur et ce « Servant » sera le classique Firmin. Vous serez l'homme qui donne des ordres et lui sera l'homme qui les accepte en vous faisant une courbette à chaque fois. Si le déroulement du film restait dans la tradition sociale, nous aurions eu un film banal, mais Losey est un réalisateur britannique de grande valeur.

Son film, qui se passe dans un quartier bourgeois de Londres, va nous surprendre. De jour en jour, le « servant » va se rendre de plus en plus indispensable et va ainsi prendre une grande place dans la maison. Un jour, il amène son amie qu'il fait passer pour sa sœur. Celle-ci va désormais habiter avec les deux hommes. Comme on peut s'y attendre, la fille arrivera à séduire le patron de son ami. Mais cela ne dure pas car l'intrigue est découverte et tous les deux sont renvoyés. Mais l'absence du « servant » devient insupportable et son maître ne pourra pas faire autrement que

de le rembaucher, car par chance il le retrouve. Le « servant » prend conscience de son importance et devient exigeant. Il ne sera plus le domestique mais l'ami. Les rôles sont égaux et mieux encore, ils vont être inversés. Le « servant » est libéré de toute tutelle, de tout commandement et il va arriver même à imposer ses goûts. Il entraîne son ancien maître dans une débauche qui peut laisser rêveurs les amateurs de douce villa. Le servant a tout en main, il dirige et ordonne les nouvelles transformations adéquates à cette nouvelle vie. Le maître, plongé dans le stupre, se laisse manœuvrer et n'a plus aucun pouvoir.

Le « servant », intelligent mais cynique, termine son ascension vertigineuse. Il serait à souhaiter que tous les « servants » de la terre, et je sous-entends tous les opprimés, arrivent à se venger d'une aussi brillante manière de leurs maîtres, de leurs oppresseurs. Mais comme nous le voyons la révolte est dangereuse puisqu'une fois arrivé à cet échelon social, on risque de prendre tous les défauts du maître. Nous avons tous, au fond de chacun de nous un serviteur qui peut devenir un maître, un opprimé qui peut devenir oppresseur, s'il se laisse dépasser de sa conscience d'homme libre.

Michel LAZARSKI.

THÉÂTRE

au théâtre La Bruyère

L'Échappée Belle

On ne peut parler d'avant-garde avec ce spectacle, qui est pourtant un nouveauté. Le théâtre moderne, pour quelques auteurs ayant atteint une célébrité qui les détruit peu à peu, comme Ionesco et Beckett, n'a pas encore envahi les théâtres populaires. Ainsi, le Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, après le ridicule « Tragédie Optimiste », semble s'intéresser au théâtre de notre temps avec « L'Étoile debout rouge » de Sean O'Casey, mais cette année c'est un bien piètre Coriolan qui est monté tant bien que mal. Au Théâtre Gérard-Philipe de St-Denis, rien de bien nouveau. Le Théâtre Daniel-Sorano à Vincennes s'est lourdement fourvoyé en croyant découvrir un bon dramaturge en Rafael Alberti, dont « Le Tréfle fleuri » est trop banal pour prétendre être autre chose qu'un drame paysan.

Tout cela pour dire que dans un contexte aussi pauvre, l'« Échappée Belle » arrive à point. En effet, le « Théâtre Populaire » de banlieue a peur de donner des spectacles « avancés », et à Paris on en est à reprendre « Treize à Table », une des plus mauvaises comédies qui soit. Signalons tout de même la reprise de l'extraordinaire « Journal d'un fou » à Edouard VII.

Sans début ni fin, l'« Échappée Belle » est une parodie de spectacle qui s'émiette volontairement en sketches en enfouissant avec gouaille des portes déjà entrouvertes tant au point de vue des anecdotes que de l'inspiration. Mais le but des auteurs n'est pas l'originalité à tout prix. Ils s'interprètent eux-mêmes et se caricaturent à volonté en se montrant sous tous les masques ; en incarnant les divers personnages de leur spectacle, c'est les multiples faces de leur talent qu'ils passent en revue. La pièce ne souffrirait pas une autre

interprétation que la leur, tellement « le sujet » est prétexte. Qu'importe l'histoire de la femme que son mari essaye de vendre à rabais, celle des apaches qui refusent de collaborer à un film au-dessous d'un certain prix. C'est drôle, mais ça va beaucoup plus loin que l'anecdote qui, du même coin, prend des allures de paraboles. Les trois interprètes n'hésitent nullement à démonter devant nous le mécanisme de leur inspiration en laissant voir volontairement le dessous des cartes dans le sketch des gagnes, dans lequel ils se demandent comment arriver à faire rire. Il n'y a pas de dialogue, chacun parle pour soi, comme en témoigne le sketch du présentateur anglais qu'on enlève prestement de scène en plein milieu d'une phrase et qui reste figé et déshumanisé dans la rigidité du mannequin. Ce qu'il dit et ce qu'ils disent tous est sans importance aucune ; seules nous intéressent les formes d'abrutissement, d'imbécillité, de non-sens qu'on nous montre ici sous les aspects les plus divers.

Nous connaissons déjà Romain Bouteille qui réussissait à se créer un personnage à lui au milieu de l'amas de « La Maison d'Os ». Henri Garcin nous prouve qu'on peut être jeune premier et avoir le sens de l'humour. Enfin, Monique Tarbes, dont nous avions déjà apprécié les chansons, nous montre un talent de comédienne très sûr et personnel. Peut-être pourrait-elle devenir la Shirley McLaine française...

Mention spéciale pour la musique de Alain Clavier, qui réussit à trancher nettement sur ce qui se fait généralement au théâtre.

Il faut voir l'« Échappée Belle », c'est sans doute la meilleure comédie de la saison. Peut-être même la seule.

Simone et Jean ROLLIN.

RADIO

S'il est vrai que la R.T.F. fut pendant des années « la meilleure radio du monde », personne aujourd'hui ne songerait à nier qu'elle a perdu beaucoup de terrain.

Que reste-t-il des émissions prestigieuses qui faisaient son succès ? Que sont devenus les talentueux producteurs qui animaient ses ondes ?

Hormis l'abrutissement public, où toutes les radios excellent, la R.T.F. est-elle compétitive en face des postes périphériques ?

A l'occasion du vote de son statut, Peyrefitte qui mesure sans doute l'étendue du désastre a rejeté sur les « coteries » d'antan toutes les responsabilités. Des « coteries », il y en a certes toujours eu, mais de temps à autre, nous avions des programmes de qualité ; le bel Alain nous fait bien rire lorsqu'il parle de politisation et de mauvaise gestion. La coterie, c'est

la direction tout entière avec les copains introduits par vous et vos amis, Monsieur le « Ministre de tutelle ». Avant l'avènement du général-monarque, il y avait peut-être des coteries politiques, leurs jouets avaient du moins l'avantage de nous amuser. Quant à la mauvaise gestion, il nous semble bien que le déficit n'était pas plus grand avant l'instauration de votre système. On a amusé la galerie avec la cuisine parlementaire d'un statut qui ne change rien, le Gouvernement restant le seul à pouvoir disposer de l'éther.

Le malheur, dans cette affaire, c'est que plus personne ne pense à faire de la vraie radio. Lors de la chute de votre « coterie » (qui n'est peut-être pas si lointaine), une autre viendra qui, par réaction, ne songera qu'à foutre l'actuelle équipe à la porte pour placer ses amis.

Mais on est la radio dans tout cela ? Pauvre Gilson !

J.-F. STAS.

LES MAFFIAS

LA MAFFIA DU JAZZ

La diffusion du jazz en France a toujours été circonscrite par une douzaine de personnages interchangeables dont quatre ou cinq détiennent un pouvoir quasi absolu.

Aujourd'hui, grâce à la multiplication des moyens d'expression, on retrouve ces personnages partout :

— Ce sont les mêmes qui éditent les revues spécialisées et dirigent les rubriques jazzistiques dans la presse dite d'information.

— Ce sont les mêmes qui animent ou produisent des émissions radio-phoniques ou télévisées et qui dirigent des collections de disques ;

— Ce sont les mêmes qui organisent des concerts.

Dans ces conditions, comment le musicien de jazz peut-il pratiquer sa musique préférée, comment même le simple amateur peut-il accéder au jazz sans passer par eux ?

Si vous ne faites pas partie de la mafia, essayez donc de placer un article dans « Jazz Hot » ou dans « Jazz Magazine ». Essayez donc de placer un projet d'émission auprès de la R.T.F. ou des postes périphériques. Interrogez les jeunes dans un club ou aux portes d'une salle de concert, ils vous diront : « Le jazz ? C'est Ténot et Filippacchi ». Les initiés préciseront : « C'est aussi Malson » ou « c'est encore Adler ».

Qui sont-ils donc ces « manitous » ? C'est ce que nous allons voir.

Frank Ténot et Daniel Filippacchi doivent leur notoriété à l'émission « Pour ceux qui aiment le jazz » lancée en même temps que le poste Europe N° 1 lequel eut le premier l'audace d'offrir à ses auditeurs une émission quotidienne de jazz.

— Frank Ténot et Daniel Filippacchi sont aujourd'hui directeurs du mensuel « Jazz Magazine » après en avoir été longtemps directeurs-rédacteurs en chef. Ils ont trouvé un

La mafia, c'est une chanson de Léo Ferré mais c'est aussi, hélas, une réalité quotidienne.

Dans tous les domaines il y a une mafia, un petit groupe d'hommes qui tirent les ficelles, un petit groupe d'hommes dont les intérêts sont liés pour le meilleur et pour le pire. Plus souvent d'ailleurs pour le meilleur que pour le pire. Car les intérêts de ces

rédacteur en chef en la personne de Jean-Louis Ginibre qui succède à ce poste à Jean-Robert Masson (également collaborateur des « Lettres françaises »).

— Frank Ténot et Daniel Filippacchi sont aujourd'hui directeurs des trimestriels Cahiers du Jazz dont le rédacteur en chef est Lucien Malson, transfuge de « Jazz Hot ».

— Enfin, Frank Ténot et Daniel Filippacchi sont toujours à Europe N° 1.

Frank Ténot est resté longtemps à « Jazz Hot » (depuis 1947). Il en a été un des piliers puisque en 1954 encore il figurait au comité de rédaction. Il y a été remplacé en 1955 par un certain Pierre Gerardot.

Né en 1925, il assure depuis la Libération plusieurs séries d'émissions régulières d'abord à Bordeaux puis à Paris où il s'installe en 1947. Il collabore à différents journaux et poursuit ses programmes radio-phoniques, supervisant à l'occasion des séances de disques.

Il est membre de l'Académie Charles Cros et de l'Académie du Jazz.

Daniel Filippacchi est le fils de Henri Filippacchi, aujourd'hui décédé, collectionneur fervent et réputé d'enregistrement de jazz et promoteur chez Hachette du Livre de poche.

Avec un tel père, le jeune Daniel ne pouvait être qu'immédiatement introduit dans les meilleurs milieux.

Avec son aîné Ténot, il mit sur pied ce qui est devenu une des plus grandes entreprises d'exploitation de la jeunesse. Non content de ses activités en faveur du jazz, il a lancé (toujours sur Europe N° 1) l'émission « Salut les Copains », puis le magazine mensuel illustré du même nom. Il faut signaler que ces activités de presse vont de pair avec une activité de loisirs : le Club Olympique, à

hommes sont puissants. Devant ces menaces que cette coalition fait constamment peser sur nous, notre devoir d'hommes libres est de ne pas nous en laisser conter.

Nous nous proposons, dans une série d'articles qui commencent ici par une étude de la mafia du jazz, non pas de diffamer mais de rappeler à nos lecteurs une somme de vérités plus ou

l'image d'autres organisations du même genre. Ainsi les jeunes n'ont plus à penser : on pense pour eux, on choisit pour eux. Pauvre jeunesse qu'une jeunesse ainsi conditionnée !

Le Club Olympique occupe, rue de l'Echelle, le local laissé vacant par les N.E.M.M. (Nouvelles Editions Musicales Modernes qui éditent « Jazz Magazine » et les « Cahiers du Jazz ») sises aujourd'hui rue Marbeuf.

Il ne faut pas oublier les adjoints directs.

— Nous avons parlé de Lucien Malson :

Né en 1926, dès la Libération il assure une émission radiophonique à Bordeaux et collabore à « Jazz Hot » à partir de 1947. Il entre au comité de rédaction dès 1951 et collabore à de nombreuses revues et publications littéraires. Il a introduit le jazz dans la collection « Que sais-je ? » avec « Les maîtres du jazz » en 1952 et a publié une « Histoire du jazz moderne » à La Table Ronde en 1961. Président du Bureau du Jazz de la R.T.F. Il donne trois émissions hebdomadaires sur ses antennes.

— Nous avons parlé aussi de Jean-Louis Ginibre :

Bien que son apparition dans le monde du jazz soit récente : en juin 1962, nouveau rédacteur en chef de « Jazz Magazine », il vient déjà d'être élu membre de l'Académie du Jazz et assure une émission hebdomadaire à la R.T.F.

Enfin, comme pour nous prouver qu'à « Jazz Magazine » on a l'esprit d'équipe très développé, vient de paraître un livre « Mais oui, vous comprenez le jazz » signé par (rien que ça) Daniel Filippacchi, Frank Filippacchi, Frank Ténot et Jean Wagner. Pour les deux premiers, voir notices ci-dessus. Pour Wagner, indications seulement : collaborateur de « Jazz Magazine ».

moins cachées mais toujours incontestables.

Les maffias sont légion : maffias de la chanson (sur ce sujet, il ne faut pas oublier le livre de Nicole Louvier « Les marchands », paru à La Table Ronde en 1959), de l'édition, de la peinture, de la presse... Commençons par le jazz.

Mais ce n'est pas tout. Comme si ça ne suffisait pas, il y a encore une préface de Jean-Louis Ginibre (pour mémoire : rédacteur en chef de « Jazz Magazine »).

Il faudrait dire aussi un mot de Raymond Mouly, secrétaire général de « Jazz Magazine » remplacé en décembre 1961 par André Pacaud. Auteur d'un livre sur Sidney Bechet (La Table Ronde, 1959) il l'a évidemment dédié à Daniel Filippacchi et Frank Ténot.

Du côté de « Jazz Hot », les combinaisons ne sont pas moins nombreuses.

— Le rédacteur en chef Philippe Koechlin, qui n'était en 1959 que secrétaire de rédaction, est né en 1938. Il débute à la radio en 1957, devient producteur à la R.T.F. en 1958. En 1959, il réalise une série de programmes sur Radio Monte-Carlo. En 1960, il revient à la R.T.F. où il présente encore deux émissions hebdomadaires. Il vient d'être élu membre de l'Académie du Jazz.

— Aux chroniqueurs de disques de « Jazz Hot » s'est ajouté en décembre 1962, Philippe Adler, transfuge de « Jazz Magazine ».

Le même Philippe Adler, qui est né en 1937, collabore à une dizaine de périodiques. Il débute en 1963 avec une émission hebdomadaire sur Radio Luxembourg. Actuellement, en collaboration avec Michel Netter (de « Jazz Magazine ») il assure une émission quotidienne sur Radio Luxembourg.

— Dernier détail : si l'on a noté qu'en avril 1954 Jacques Souplet était administrateur de « Jazz Hot », on le retrouve à « Jazz Magazine » en février 1955 directeur de la publication. Personne aujourd'hui n'en entend plus parler.

Jean CLAUDE.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



L'HOMME EXPLIQUÉ

par Aristide Bochot

Voici un livre simple et clair qui est un précis à l'histoire de l'homme enserré dans les religions et également un regard sur son destin commandé par l'évolution des techniques.

Le livre, qui s'ouvre sur une critique solide de l'œuvre de Teilhard de Chardin, se poursuit par une étude parallèle de la Bible et des manuscrits de la mer Morte et par la même de Jésus-Christ et du Maître de la Justice. L'auteur conclut le premier volet de son ouvrage par la non-historicité probable du Christ.

En réalité, dans ce coin de la Palestine en ébullition les prophètes naissent et se répandaient en sectes avec la rapidité du clientel avant d'être impitoyablement anéantis par les soldats de l'Empire romain. Et il est probable que les Evangiles puisés dans les légendes qui restèrent de ces poussées de fièvre pour construire un fils de Dieu exemplaire, monolithique et de circonstance et on peut regretter que bien des humanistes se soient laissés prendre et aient propagé la légende d'un Jésus, homme bon (Renan dixit) accredité ainsi un prophète sorti des cerveaux fumeux de personnages qui jénaient trop, ne voyaient pas assez de femmes, et qui de toutes manières relevaient de la psychanalyse.

Après avoir évoqué le problème démographique dans le monde actuel, l'auteur dans une seconde partie aussi passionnante que la première, nous propose une forme d'organisation de l'humanité basée sur la raison et qui souvent rejoint les solutions que nous préconisons nous-mêmes.

Je le répète, ce livre, volontairement réduit pour constituer une

œuvre de défrichement élémentaire, laisse bien des problèmes en suspens. Il n'en reste pas moins une œuvre de vulgarisation susceptible de rendre des services et cela parce que Aristide Bochot, qui a beaucoup lu et qui connaît les défauts des lourds ouvrages de philosophie dont on parle et qu'on ne lit pas, a su l'écrire dans une langue à la fois simple et agréable.

L'Homme expliqué sera précieux aux militants qui désirent donner au profane, avant les importants ouvrages de philosophie, un rapide récit des tribulations de l'humanité devant la peur qui a engendré Dieu.

LES INTERNATIONALES OUVRIÈRES

par Annie Kriegel
Presse universitaire
(Que sais-je)

Il est bien connu que cette collection médiocre ne justifie pas la réputation que certains lui ont faite. Tout au plus peut-on dire qu'elle constitue un élément d'approche des problèmes pour les collégiens, à la condition bien entendu que ceux-ci la consultent avec les réserves d'usage. Parmi les disciplines que la collection a traitées, aucune n'est aussi malmenées que celles qui se rapportent au mouvement ouvrier en général et à l'anarchie en particulier. Aussi ce n'est pas sans appréhension que j'ai ouvert ce petit livre qui prétend nous tracer un dessin rapide des Internationales. Disons qu'il s'agit là d'un ouvrage honnête, sans grand relief, et qui ne tranchera pas avec les autres textes publiés par la collection. On peut discuter bien des commentaires d'auteur et en particulier celui qui, au sujet de la Commune, constate « Le marxisme a désormais sa théorie de l'Etat ». Ce qui pour le moins est plaisant.

LES CHEMINS DE L'UNITÉ

par Claude Bourdet
François Maspéro (Cahiers libres)

Comme tous les grands bourgeois libéraux que leur sentimentalité pousse vers le mouvement ouvrier, Claude Bourdet ne voit celui-ci qu'à travers la « Grande Politique », ce qui lui fait écrire des « conneries ». Et comment pourrait-il en être autrement car ce qu'il convient d'appeler la « Grande Politique » apparaît aux yeux de l'histoire comme insignifiante. Alors que cette même histoire remet à sa vraie place, c'est-à-dire la première, une autre politique, celle menée par les éléments révolutionnaires que l'actualité néglige. La grande politique entre 1914 et 1918 ce sont les déclarations de Sambat ou de Guesde qui ne relèvent plus que de l'anecdote alors qu'un événement, qui passa inaperçu de la masse et dont on aurait dû mal à trouver la trace à la « une » des quotidiens, je veux parler de la réunion de Zimmerwald, restera l'événement historique de cette époque.

Eh bien ! cette erreur, Bourdet, dans son livre, la commet à nouveau et lorsqu'il analyse la situation actuelle du mouvement ouvrier et lorsqu'il préconise des moyens qui aboutiront à la réunification « des luttes ouvrières ». Empêtré dans les partis socialistes et communistes, tout son raisonnement part de l'attitude de ces derniers sans se rendre compte qu'ils ne sont déjà plus qu'un moment de l'histoire. Bourdet taille dans ces partis et ces centrales syndicales tout ce qui l'empêche de recroquer un parti unique à l'image du socialisme anglais ? Pourquoi, je me le demande un peu, et en quoi le socialisme anglais qui piétine dans l'électoratisme et fait au pouvoir la politique du capital à peine tempérée d'humanisme, en quoi ce socialisme peut-il offrir des perspectives au prolétariat français ? Enfin, ce bourgeois coupé du monde du travail ne raisonne plus lorsqu'il aborde le mouvement syndical que par personne interposée et alors il connaît

l'erreur de prendre pour argent comptant ce que lui racontent des chefs de file intéressés. Dans ce domaine, son analyse des milieux Forcés ouvriers relève de la plus haute fantaisie.

« Les Chemins de l'unité » sont des sentiers et nous sommes à une époque où il s'agit de tailler dans la société à grands coups de serpe. Ni réformisme, ni révolution, proclame Bourdet en veine d'unité. J'ajouterais ni socialisme ni communisme à la sauce Bourdet. La bonne volonté me paraissant nettement insuffisante pour construire une unité qui ne soit pas un collage mais une construction extérieure aux vieux partis fatigués.

(L.P., Idées, etc.)

COLLECTIONS POPULAIRES

COLOMBA de Prosper Mérimé (L.P.). Ce recueil contient quelques-unes des meilleures nouvelles de cet écrivain à cheval sur le classicisme et le romantisme. « La double méprise » restant la plus susceptible d'évoquer cet auteur volontiers mystificateur.

LA VIE DES TRAVAILÉS de Maurice Maeterlinck (L.P.). Ce livre d'observations qui eut dans son temps un succès extraordinaire reste une leçon d'humilité pour les hommes en proie au gigantisme.

COMTESSE CACLIOSTRO de Maurice Leblanc (L.P.). Je viens de relire ce vieux titre qui fit les délices de ma jeunesse. J'avoue humblement qu'il faut que je me force pour y trouver les qualités que certains nous décrivent. Disons que ce livre a deux particularités. Il est incroyablement mal écrit et pas ennuyeux pour un sou.

DES FABLES DE LA FONTAINE (L.P.). On ne commente pas un tel livre, on se contente de signaler sa parution dans une collection populaire et de rappeler qu'il a sa place sur tous les pupitres des écoliers.

SPARTACUS d'Arthur Koestler (L.P.). C'est la reconstitution magistrale de la grande guerre des esclaves. On peut discuter certains détails et en particulier « La Cité du Soleil ». Mais ce qui importe n'est pas de reconstituer une vérité historique que le peu de documents connus rendent invérifiable, mais de reconstituer l'atmosphère. Et, dit-on, Koestler y a admirablement réussi.

MARCHER AVEC SON TEMPS

La journée que notre récent Congrès a consacrée à la pensée anarchiste et à la confrontation de cette pensée avec l'évolution des sciences, des techniques et, par conséquent, avec le comportement de l'homme issu de cette évolution a été extrêmement riche en suggestions de toutes sortes. Et chacun des congressistes a ressenti l'impérieuse nécessité qui s'imposait à l'anarchie et qui consiste à installer dans ce courant prodigieux d'évolution un homme maintenu « intact » et resté maître de la machinerie affolante qu'il a créée. Mais pour accomplir cette tâche historique, il est bon de bien « digérer » notre temps et on ne le fera que si on le débarrasse des scories légères par des « slogans », des « habitudes » et des « mythes » qui ne correspondent plus aux réalités.

CE QUI SE CONTINUE : L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME

Mais tout d'abord, il faut mettre en garde ceux d'entre nous qui confondraient les révolutions techniques, scientifiques et économiques auxquelles nous assistons avec la révolution sociale que nous préconisons. La révolution qui peut avoir l'économie pour levain ne trouve sa forme la plus achevée que lorsqu'elle aboutit à sa finalité humaine, la transformation des rapports, du comportement des hommes les uns vis-à-vis des autres, c'est-à-dire lorsqu'elle sort de la spéculation économique, philosophique, technique, pour réinstaller l'homme dans une liberté originelle dont les dieux et les chefs, avant les idéologues l'ont dépossédé.

Nous n'en sommes pas là ! L'aliénation de l'homme continue. Sur le travail humain un profit est toujours perçu, profit qui maintient les avantages de la classe privilégiée et qui, lorsqu'il est distribué à tous sous forme d'investissements d'intérêts généraux, l'est de telle façon que s'il modifie les conditions d'existence des classes pauvres, il ne touche en rien aux différences qui marquent les frontières de classe. Disons que la révolution économique permet d'installer les classes laborieuses le moins mal possible dans un système d'exploitation de l'homme aux allures rendues moins rébarbatives par l'acquis technique et scientifique de notre époque. Disons, si l'on veut, que les nécessités d'un personnel technique qualifié permettent des mutations entre les classes, c'est-à-dire l'accession de certains prolétaires aux classes dirigeantes. Mais de toute façon, cette politique qui fut également celle de feu le capitalisme libéral, a été la politique de toutes les classes dirigeantes depuis des millénaires et en particulier celle que l'Empire romain appliqua aux esclaves les mieux doués. Appliquée aujourd'hui sur une échelle plus vaste, elle ne modifie en rien le mécanisme du profit que Constantin Pecqueur démontra le premier et qu'ensuite toutes les écoles socialistes popularisèrent.

CE QUI A CHANGE : CE SONT LES OUTILS DONT SE SERT LA CLASSE DIRIGEANTE

Deux éléments nouveaux ont profondément modifié, voire troublé, les analyses auxquelles s'étaient livrés les économistes se réclamant du socialisme et qui se penchaient sur les systèmes qui avaient le profit pour base. Le premier de ces éléments c'est l'accélération extraordinaire des techniques, le second c'est la nouvelle méthode qui permet aux classes dirigeantes actuelles de percevoir le profit et de se perpétuer. Et ces deux éléments qui caractérisent l'économie en mouvement, ont eu pour effet de jeter un rideau de fumée entre leur projet et les hommes, un même

auxiliaire : le mot qui, forgé au rythme humain, n'a pas pu suivre la cadence et sert aujourd'hui de merveilleux instrument de camouflage pour masquer la société en gestation.

Et un des drames de notre temps est la rapidité avec laquelle les techniques évoluent sous la poussée des découvertes scientifiques. Autrefois, les sociétés construites sur les connaissances de leur époque duraient des siècles. Les hommes alors se penchaient sur les problèmes que leur posaient ces sociétés et définissaient ces problèmes à l'aide de formules et de mots. Et patiemment, des générations, armées de l'acquis qui leur léguait les philosophes et les économistes qui les avaient précédés, enseignaient aux jeunes générations les « formules magiques » de leur libération. Aujourd'hui, la cadence d'accélération des techniques ne permet plus ce lent travail de maturation et cet effort pour l'éducation qui fut la tarte à la crème du romantisme révolutionnaire. Les mots, les pauvres mots, les formules ne suivent plus la cadence et déjà dépassés depuis longtemps, ils servent encore aux hommes pour proclamer leur espoir, alors que le rythme les a déjà dépouillés de leur signification. Socialisme, démocratie, révolution, liberté ! Mais regardez donc ce qu'on a fait de leur contenu ! Et les hommes s'accrochent à eux, faute d'autres, alors que socialisme est devenu synonyme de Russie communiste et que liberté est devenu celui des Etats-Unis capitalistes. L'homme ne suit plus l'évolution des choses et tels les militaires, toujours en retard techniquement d'une guerre, le philosophe n'a pas fini de déceler les rapports de l'évolution économique sur la condition humaine que la solution qu'il entrevoyait est déjà dépassée.

Le second élément qui jette le désarroi dans le jugement que porte le mouvement ouvrier sur l'économie actuelle, c'est la méthode de perception du profit des classes dirigeantes actuelles. Le grand capitalisme libéral est en voie de disparition au profit soit du capitalisme d'Etat, soit du capitalisme de société et, dans un cas comme dans l'autre, le profit est perçu sous la forme d'un sur salaire ou d'avantages consentis soit par l'Etat soit par les sociétés, et sans que ce profit soit compensé par le risque que court le capital engagé. Lorsque les membres des classes dirigeantes qui touchent le profit sous la forme d'un sur salaire ont également un capital important, celui-ci est « gelé », c'est-à-dire inaliénable et le profit également « gelé » sous la forme des sur-salaires reste indépendant des fluctuations économiques nationales. Et on peut voir des entreprises faire faillite sans que le salaire de leur directeur général ni le capital investi ne soient touchés, le revenu national faisant les frais des risques courus soit par l'Etat, soit par les sociétés garanties directement ou indirectement par celui-ci.

La techno-bureaucratie qui résulte de cette situation particulière constitue la nouvelle classe dirigeante et elle n'est pas différente des classes qui l'ont précédée. Elle possède ses éléments dirigeants, les hauts technocrates des administrations, et la « piétaille », comme autrefois la féodalité, à côté des princes, possédait ses chevaliers et ses barons qui justifiaient le système. La lutte du véritable salarié s'en trouve faussée et aujourd'hui, nouvel abus des mots vidés de leur sens, les partis de gauche comme les syndicats font appel à ces néo-« prolétaires » qui, eux, sont « dans le vent », qui « savent », pour diriger leur politique et leur tracer des plans de « socialisation ». C'est incontestablement la plus jolie escroquerie que les mots ont réussie depuis le début du siècle.

Par Maurice Joyeux

CE QUI SE PREPARE : LA CONVERGENCE !

Dans le contexte qui précède, j'ai parlé de systèmes. Aujourd'hui, deux de ceux-ci nous sont présentés, définis par des mots qui ont perdu leur sens : c'est le capitalisme d'Etat que justifie le marxisme retouché, c'est l'Etat capitaliste au libéralisme de plus en plus planifié. Il faut bien le dire, trop de nos amis en sont restés aux divergences qui existaient en 1917 entre ces deux mondes. Etre de son temps, c'est débarrasser les faits des mots creux. Ces deux systèmes sont basés sur le profit, c'est-à-dire sur une partie de la valeur de l'objet fabriqué détournée en faveur d'une classe dirigeante, quels que soient d'ailleurs les mots qui recouvrent l'opération. Et c'est cela LA CONVERGENCE de ces deux mondes en marche dans un sens opposé vers un type de société uniforme. Petit capitaliste, petit technocrate, puissant directeur de trust. Petit permanent de parti et membre du bureau politique avec entre ces deux extrêmes toute une hiérarchie de gens qui ne possèdent pas effectivement le capital, mais qui jouissent de son usufruit sans courir de risque majeur, car l'Etat américain, pas plus que le russe, ne peut laisser une liberté réelle aux pétroles du Mexique ou du Caucase, même s'ils emploient des mots différents pour justifier leur emprise sur cette industrie.

Libéralisme du communisme russe ! Planification du capitalisme américain ! La voilà LA CONVERGENCE vers la création d'économies disparates dans leur aspect extérieur, mais qui tendent à se rejoindre dans leur aspiration profonde, la création d'une économie qui va se trouver devant l'autre problème majeur de notre temps : créer l'homme qui s'adapte à cette économie, cet homme qu'on veut créer à l'Est comme à l'Ouest, c'est l'homme de l'accélération des techniques, l'homme qui s'insère dans cette accélération sans prendre le temps du pourquoi de cette accélération, simplement occupé à prendre la cadence, la pensée à l'Est comme à l'Ouest étant réservée aux classes dirigeantes. Et voilà la vérité de notre temps et ces deux systèmes peuvent bien lutter pour l'hégémonie du monde avec des mots comme socialisme ou liberté, mots qui ont été, à grand renfort de dialectique, vidés de leur contenu. Ils sont de même facture et leur différence n'est pas plus importante que celle du boucher ou du charcutier qui, pour un profit similaire, proposent de la vache ou du cochon au client béat.

CE QU'IL FAUT ETRE ? DE SON TEMPS

Mais on n'a peut-être pas encore bien compris quel est le ressort qui a poussé ces deux systèmes vers la convergence. Ce ressort, c'est la production. La nécessité de produire toujours plus s'est imposée aux deux systèmes par des voies différentes qui se sont rejointes. A l'origine, le mouvement ouvrier a inscrit la production intensive à son programme pour donner aux travailleurs libérés du système

du profit les objets nécessaires. Ensuite, le capitalisme a inscrit la production intensive pour donner à la classe ouvrière un médiocre aïssance, garantie efficace contre les révoltes « sauvages ». Enfin, l'Etat russe comme l'Etat américain ont développé cette production non plus pour enrichir leur prolétariat respectif, mais pour augmenter leur puissance en vendant cette production à des peuples maintenus en dehors des évolutions techniques.

Aujourd'hui, la cadence de l'évolution des techniques va encore accroître la production. Si l'homme entrave cette production par sa lenteur à suivre, alors l'Etat modifiera l'homme, le créera sur un type adaptable aux cadences infernales. Ce n'est plus le système pour que l'homme s'installe à son aise dans la société, c'est la matière triomphante de l'humain. Etre de son temps, c'est comprendre que le succès prodigieux d'un certain socialisme est dépassé et que l'avenir du socialisme moderne est aujourd'hui de défendre l'homme avant qu'il ne soit broyé par la machine. Le capitalisme d'Etat, le socialisme d'Etat, la main gauche et la main droite d'un même corps sont arrivés au point de saturation. Soyons-en certains et au besoin réfléchissons sur l'écroulement des grands empires proto-historiques. L'avenir est aujourd'hui conditionné par un inversement total du socialisme jusqu'alors projeté par le marxisme vers le centralisme. Etre de notre temps, c'est se démarquer absolument des deux systèmes qui se proposent au monde. Etre de notre temps c'est refuser le mot vide. C'est donner aux choses les termes qui leur conviennent, c'est écarter les slogans, les habitudes, les mythes qui ne répondent plus aux réalités.

Oui, il faut nous différencier de ces deux systèmes si nous ne voulons pas, lorsqu'ils s'écrouleront, victimes de leur gigantisme, comme d'autres civilisations se sont écroulées, minées par le même gigantisme, ETRE ENTERRES SOUS LEURS RUINES.

Le socialisme libertaire veut être de son temps, comprendre son temps. Alors, il lui suffit d'être lui-même, car le temps du socialisme libertaire est venu. Le temps de la défense de l'homme contre les systèmes est venu. Nos pères ont crié aux travailleurs qu'il fallait construire une société qui donne à tous les hommes leur pain quotidien et ils avaient raison. Aujourd'hui, les anarchistes crieront aux travailleurs que l'homme est la seule matière première essentielle de l'humanité, que rien ne peut se faire que par lui, que les rêves les plus merveilleux comme les constructions les plus gigantesques ne se justifient que parce qu'il peut ou les réaliser ou rendre compte de leur existence et que pour protéger l'homme devant l'agression des systèmes tous basés sur le profit, c'est-à-dire sur l'aliénation de l'homme, il n'existe qu'une économie, qu'une morale, qu'une philosophie.

Cette économie, cette morale, cette philosophie, c'est l'anarchie ; car seule l'anarchie peut protéger l'homme emporté par les cadences infernales déclenchées par des apprentis sorciers auxquels l'Histoire réserve une place voisine de celle des constructeurs de Ur en Chaldée.

L'Individualisme peut-il se concilier avec le Communisme ?

A une enquête ouverte par André Loroux, dans l'Idée Libre, Han Ryner répondait ainsi, en avril 1924 :

L'individualisme peut-il se concilier avec le Communisme ? Demandez-moi, pendant que vous y êtes, si la respiration se peut concilier avec la circulation du sang, la pensée avec le sentiment, l'activité avec le repos. Dans leur expression abstraite, certaines de nos nécessités apparaissent contradictoires ; les mots et les définitions creusent, si j'ose dire, des fantômes de fossés ; sous le pied vaillant, le terrain reste solide et uni.

Au concret, dans la santé, nos nécessités s'harmonisent d'elles-mêmes malgré leurs noms querelleurs. Dans la maladie, il faut les harmoniser ou mourir. L'espace et le temps sont plus riches que la logique, cette aveugle gaspilleuse. Leurs mouvements, aux

frictions parfois un peu rudes, apportent, soleil et étoiles, de belles lumières simulées ou qui alternent.

Si communisme et individualisme ne faisaient pas dans l'homme un ménage indénouable, comment l'homme subsisterait-il ? Mauvais ménage, jusqu'ici ; par bonheur, il se cramponne en se gourmant et ne divorce point. La querelle théorique importe peu ; la querelle pratique est la cruelle maladie de l'humanité. Leur accord de plus en plus souriant, voilà le grand espoir et la riieuse clarté de l'horizon. Terre promise, notre désert est-il un chemin vers toi ?

L'esprit est farouche. Qu'il le devienne davantage et nous sommes sauvés. Sois, mon esprit, assez farouche pour te refuser à être conquis, pour te refuser à conquérir. Seule une clarté interne peut me faire renoncer à une persuasion. Les autres me ressemblent,

si j'ose dire, par ce besoin de différer, par cette indépendance, par ce sentiment que leur évolution est beauté et bonheur si leur rythme reste libre. Que ma vérité ne s'offre donc jamais comme un dogme. Puisque je ne connais pas directement les autres, ma vérité, une vérité humaine. Même si je lui suppose ce caractère universel, elle n'épanouira ce germe que dans les consciences qui s'allumeront elles-mêmes ; ce n'est pas le ciel qui éclaire les étoiles ; c'est la clarté multiple des étoiles qui fait du ciel une lumière ruisselante.

Ainsi l'individualisme est la grande vérité de mon esprit. Certain communisme est la vérité de mon cœur ; certain communisme, la vérité de mes mains. Le baiser ne doit coûter nul sacrifice ni à ma pensée ni à la pensée qui veille derrière le front de l'amie. Même s'il

n'est que d'une heure, notre rapprochement risque de produire l'enfant qui, lui, sera commun pour toujours et vers qui se tourneront deux cœurs également maternels, également paternels.

Mes mains, farouches comme mon esprit, quand, servantes de mon esprit artiste, elles inscrivent sur la matière un peu de ma libre arabesque intérieure, les voix soucieuses des autres mains dès que, pour les besoins élémentaires, elles veulent produire beaucoup de vie. Que cet accord soit libre ; aussitôt le rythme commun devient joyeux et beau comme une danse.

Le communisme sera libération et durable conquête de tous quand il s'appuiera consciemment sur l'individualisme. L'individualisme ne fleurira toute sa splendeur que dans une société librement communiste.

HAN RYNER.